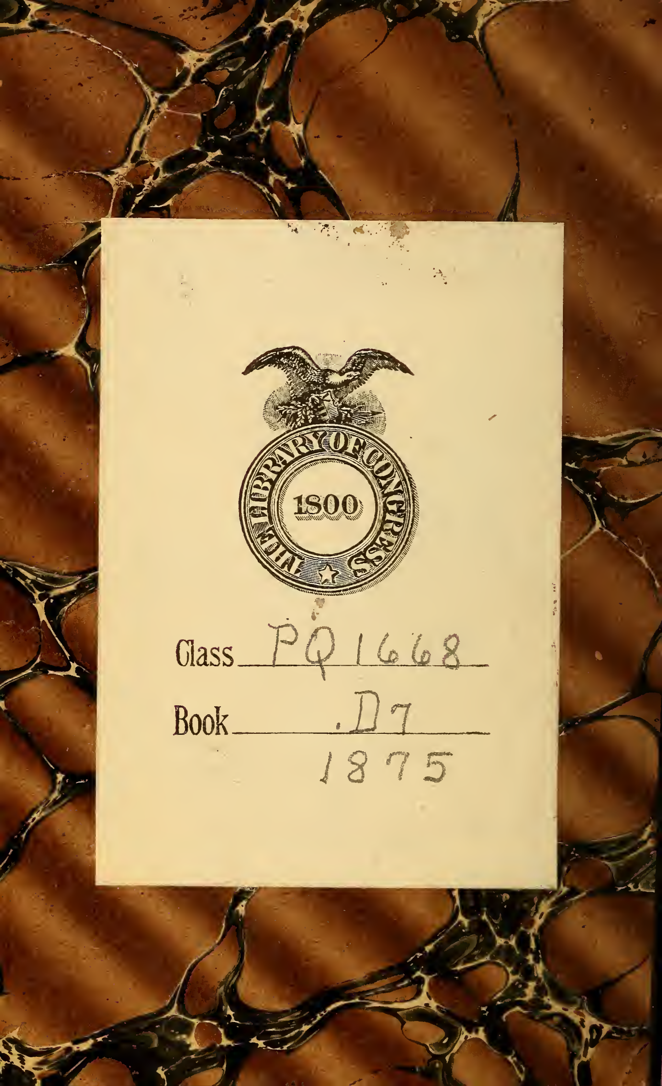



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



DIVERS

JEUX RUSTIQUES


TU PENSES
J'OEUVRE
IMP
C. MOTTEROZ

DIVERS

Jeux Rustiques

et

AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE

JOACHIM DU BELLAY

Angevin

Collationné sur la première édition

(Paris, 1558)



PARIS

Isidore LISEUX, 5, Rue Scribe

1875

Voici, au jugement de Sainte-Beuve, les plus agréables vers qui soient sortis de la plume de Joachim Du Bellay, l'un des illustres de la Pléiade Française, «le premier après Ronsard».

Ce docte et gentil Poëte, nous le constatons avec bonheur, appartenait aux Ordres sacrés. A trente-six ans, il était chanoine (aucuns disent archidiacre) de Notre-Dame de Paris, et il venait d'être nommé à l'archevêché de Bordeaux, lorsque la mort le surprit, le 1er janvier 1559, une année à peine après la publication de ces Jeux Rustiques. *Son orthodoxie, on peut donc le croire, avait résisté aux entraînements réformateurs de l'époque, et même, ce qui est plus rare, aux épreuves d'un séjour prolongé à Rome. Cependant elle n'avait rien de farouche, rien d'exclusif : Du Bellay, disons le mot, était un* Catholique libéral. *Sa blanche main de chanoine, à demi noyée dans les dentelles du surplis, savait distribuer l'encens entre les divinités qui occupent l'esprit des mortels; il passait sans difficulté de l'autel de Marie à celui de Vénus; peut-être même, agenouillé tour à tour devant*

*l'une et l'autre, se laissait-il quelque peu attarder aux pieds de la dernière : mais qui aurait le cœur de lui en faire un crime? La nouvelle maîtresse du genre humain a-t-elle des charmes si extraordinaires, que l'ancienne, l'*Alma Venus *des aïeux, en soit tout à fait oubliée?*

Une chose, d'ailleurs, honore son caractère : c'est la manière ronde et gaillarde dont il mène de front son double culte. Ne vous figurez pas trouver en lui un de ces Lévites qui, pour satisfaire leur sensibilité amoureuse, ont besoin du demi-jour des chapelles, et dont l'œil craintif se façonne discrètement une Phryné sous la robe montante de la Vierge. Ne vous figurez pas non plus qu'il s'agisse d'un Pétrarque (prêtre aussi, celui-là), soupirant pour une beauté morte. Non, non, le jeune et galant chanoine Du Bellay y va de plus franc jeu; il confesse, il proclame tout haut sa prédilection pour la beauté terrestre, palpable et vivante. Écoutez-le, parlant à sa Dame, comme il se moque des Pétrarquistes :

J'ay oublié l'art de Pétrarquizer,
Je veulx d'Amour franchement deviser.

. . . .

Je ry souvent, voiant pleurer ces fouls,
Qui mille fois voudroient mourir pour vous...

Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, je vous puis asseurer,
Que je veulx sain et dispos demeurer,
Pour vous faire service.

Sain et dispos, pour vous faire service : *à la bonne heure! voilà qui réconcilie avec la dévotion orthodoxe ; voilà qui justifie notre vénérable Maître, l'Évêque d'Orléans, d'avoir pris si vigoureusement en main la défense des Poëtes païens, contre ces bigots moroses et ignares qui étoufferaient sans pitié le moineau de Lesbie dans un pli de leur camail.*

Cette figure de Du Bellay, prêtre et poëte érotique, mérite assurément de captiver notre attention ; toutefois sa poésie a des attraits variés, qu'il serait injuste de ne point voir. Le sentiment de la nature, dont certains critiques attribuent le monopole à la littérature moderne, y apparaît sous une forme à la fois savante et naïve. Plusieurs des plus jolies pièces, à la vérité, sont des imitations, mais des imitations à la manière de La Fontaine. Du Bellay, qui avait passé trois ans à Rome, s'était familiarisé avec les poëtes Latins de la Renaissance Italienne : Naugerius, entre autres, ou Navagero, « ce noble Vénitien, » dit Sainte-Beuve, « qui offrit à Vulcain, c'est-à-dire qui brûla ses premières Sylves *imitées*

de Stace, quand il se convertit à Virgile, et qui sacrifiait tous les ans un exemplaire de Martial en l'honneur de Catulle. Or, on sait la jolie chanson de Du Bellay :

A vous troppe légère, etc.

L'original est de Naugerius; il faut le citer pour faire comprendre de quelle manière Du Bellay a pu être inventeur en traduisant : »

VOTA AD AURAS.

Auræ quæ evibus percurritis aera pennis,
  Et strepitis blando per nemora alta sono,
Serta dat hæc vobis, vobis hæc rusticus Idmon,
  Spargit odorato plena canistra croco.
Vos lenite æstum, et paleas sejungite inanes,
  Dum medio fruges ventilat ille die.

Un autre petit poëme, élégamment imité par Du Bellay, c'est le Moretum *de Virgile, transporté du Latium dans le pays Angevin. Ce* moretum *était un ragoût composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vinaigre : on verra qu'il ne perd rien de son piquant à être accommodé par le brave laboureur Marsault, assisté de la grosse Limousine Catou.*

Au reste, qu'il imite ou qu'il invente, ses Chansons, ses Idylles champêtres, Baysers, Villanelles, *Élégies d'amour, ont un naturel, une fraîcheur qu'on trouve rarement chez les poëtes Français de son époque.*

Les dernières pièces du Recueil, la Courti-

sanne repentie, *la* Contre-repentie, *la* Vieille Courtisanne, *sont d'un ordre différent : de véritables tableaux de mœurs, qui dénotent chez l'auteur quelque chose de plus qu'une observation superficielle, nous dirons volontiers une pratique intime du sujet. Malgré quelques traits satiriques, on sent que le poëte a un faible pour l'héroïne à qui il fait raconter ses splendeurs et ses misères. Si respectueux qu'il soit de la discipline de l'Église, les doléances de la vieille courtisane Romaine lui vont au cœur, et peu s'en faut qu'il n'accuse avec elle ce nouveau Pape, infidèle aux traditions libérales de ses prédécesseurs, ce Paul IV, dont elle se plaint si aigrement,*

Pour avoir mis d'une loy rigoreuse
Dessoubs les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un édict défendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.
Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, et des autres encore'
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter ? .
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remède
Exerceront l'amour de Ganymède.

*Vrai est que dans la pièce finale, l'*Hymne de la Surdité, à Pierre de Ronsard, *Du Bellay, au nombre des avantages qui lui font désirer d'être tout à fait sourd, met celui de n'ouïr*

. . . . dire mal de ce bon Père Sainct,
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt,

Blasmant sa cruauté, et sa grand' convoitise,
Qui ne craint (disent-ilz) aux despends de l'Église
Enrichir ses nepveus..!

Le « bon Père Sainct », *on le devine aisément, était à ménager pour un aspirant à l'archevêché de Bordeaux ; et quant au népotisme, ce n'était pas le jeune cousin du Cardinal Du Bellay, dont la succession lui était promise, qui aurait pu décemment le trouver mauvais. Il n'y a donc point là de motif suffisant pour suspecter ce* libéralisme *dont nous lui avons fait honneur.*

Nous terminerons par un vœu sincère : puisse ce titre de Catholique libéral ne pas fermer à Du Bellay les portes de la bonne ville d'Angers, sa patrie! Dans son Avertissement (page XIII), *il nous invite à employer à sa lecture «les mesmes heures qu'il a employées à la » composition : c'est le temps qu'on donne ordi- » nairement au jeu, aux spectacles, aux ban- » quetz, et autres telles voluptez de plus grands » fraiz, et bien souvent de moindre plaisir, » pour le moins de récréation moins honneste ». Espérons que l'Université Catholique d'Angers appréciera cette pieuse intention, et qu'elle permettra au vieux Poëte, son compatriote, de tenir compagnie à ses élèves, dans la chaste cellule où le Règlement les confine, le soir, après dix heures.* I. L.

Au Lecteur.

L'avarice, et impudence de certains Imprimeurs, qui ne font conscience de se jouer de la réputation d'autruy, pour faire indifférement leur profit de tout ce qui tumbe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma volonté j'ay cy devant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme je fais encores de ce que je t'offre maintenant. Car combien que ce qui en est le meilleur (s'il y a rien de bon) ne mérite l'impression, si est-ce que j'ayme beaucoup mieulx, que tu le lises imprimé correctement, que dépravé par une infinité d'exemplaires, ou, qui pis est, corrompu misérablement par un tas d'imprimeurs non moins ignorans, que téméraires et impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fuilletz de la Sibylle, toutes ces petites pièces assez mal cousues, mais qui, peult

estre, ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graves, plus polies, et mieulx agencées. Reçoy donques ce présent, tel qu'il est, de la mesme volonté, que je te le présente : employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy, que celles que j'ay employées à la composition : c'est le temps qu'on donne ordinairement au jeu, aux spectacles, aux banquetz, et autres telles voluptez de plus grands fraiz, et bien souvent de moindre plaisir, pour le moins de récréation moins honneste, et moins digne d'un esprit libéralement institué. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si sévères, que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine, et antique érudition, ou si délicatz, que leurs oreilles rejectent toutes choses, si elles ne sont élabourées en perfection. le tiltre du livre les admoneste de ne passer plus avant, et se réserver à d'autres œuvres que je leur garde, plus dignes d'eux, j'entens s'ilz me veulent départir tant de faveur, et à eulx mesmes tant de loysir, que de les lire.

A Dieu.



DIVERS

JEUX RUSTIQUES

ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE

J. DU BELLAY

A MONSIEUR DUTHIER

CONSEILLER DU ROY, ET SECRÉTAIRE D'ESTAT



UTHIER, *dont la diligence,*
Le sçavoir et la prudence,
L'expérience et la foy,
D'un ordinaire exercice
Travaillent pour le service
De la France et de son Roy :

Encores qu'on ne raisonne
Que de Mars et de Bellonne,
De discorde et de fureur,

De soldatz, et de gendarmes,
D'assaults, de sièges, d'allarmes,
De feu, de sang, et d'horreur :

Ne laisse pourtant de lire
Les petits vers, que ma lyre
Te vient présenter icy,
Meslant au bruit des trompettes
Le son des doulces musettes,
Pour addoulcir ton soucy.

Les vers qu'icy je te chante,
Duthier, je ne les présente
A ces sourciz renfrongnez,
Ausquelz tel jeu ne peut plaire,
Et qui souvent à rien faire
Sont les plus embesongnez.

Mais c'est pour toy que je sonne,
Mais c'est à toy que je donne
Le miel de telles doulceurs,
Où des affaires plus graves
Souvent le soucy tu laves,
Cher nourrisson des neuf Sœurs.

Ne crains point qu'à tes oreilles,
Lors qu'aux affaires tu veilles,
Je me vienne présenter :
Ma Muse non importune
Espiera l'heure opportune,
Pour tes oreilles tenter.

Elle fournira ta table
D'un entre-mez délectable :
Et en te parlant de moy
Dira combien je t'honore,
Et de quels liens encore
Tu m'as obligé vers toy.

Je bastis à ta mémoire
La plus mémorable gloire,
Dont je fus onques sonneur.
Pendant la monstre je t'offre
Des pièces qu'au fond du coffre
Je réserve à ton honneur.



LE MORETUM

DE VIRGILE

C'ESTOIT *au poinct, que la nuict hyvernale*
Approche plus de l'estoile journale,
Et l'éveilleur du rustique séjour
Jà par son chant avoit prédict le jour :
Lors que Marsault, qui pour tout héritage
Ne possédoit qu'un petit jardinage,
Craignant dès-jà la faim du jour suivant
De son grabat tout beau se va levant,
Et tastonnant avecques main soigneuse
L'obscurité de la nuict sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouvé,
Après l'avoir à son dam esprouvé.

Là d'une souche à demy consumée
Sortoit encor quelque peu de fumée,
Et soubz la cendre estoit le feu caché :
Alors Marsault avecques front panché
Sur le foyer, vient approcher sa mèche,
Et attirant un peu d'estouppe seiche
D'un fer pointu, soufle tant et si fort,
Qu'il alluma le feu jà demy mort.

L'obscurité fait place à la chandelle :
Marsault chemine, et tousjours autour d'elle
Porte la main, pour la garder du vent,
Puis ouvre un huis, qui estoit au devant.
D'un moncelet de froument il va prendre
Autant que peult la mesure comprendre,
Qui environ seize livres contient.
Il part de là : à la meule s'en vient :
Et sur un aix servant à cest affaire
Met près du mur son petit luminaire.

Alors il va desplier ses bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerveux et charnus,
Portant de chèvre une peau hérissée
Dessus le flanc rustiquement troussée :
Prend le ballay, et tout à l'environ
Va nettoyant la meule et le gyron :
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chacune ordonne son office.
Avec la gauche il faict tumber le grain
Dessoubz la meule, et avec l'autre main
Donne le tour, d'un rond, qui point ne cesse.
Le blé moulu tumbe en farine espesse.

Aucunefois d'un travail successeur
La gauche tourne, et soulage sa sœur :
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des vers, et chansons de village.
Alors Catou il huche haultement.
Pour tous servans il avoit seulement

Ceste Catou, qui à sa laide mine
Montroit assez qu'elle estoit Limousine.
Les cheveux roux, et le teinct tout haslé,
La lippe enflée, et le sein avallé,
Le ventre gros, gembe grosse, et grands plantes,
Et aux talons tousjours mules et fentes.

Marsault luy dit, qu'elle face du feu,
Que l'eau soit chaulde, et après qu'il a veu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse :
Le son demeure, et la farine passe.

Puis sur un aix l'agence tout soudain,
Verse l'eau tiède, et en menant la main
Tout au travers, pestrit tout pesle mesle :
Avecques l'eau la farine se mesle.
Des grains de sel il y respand aussi :
L'œuvre se forme, et devient espoissi.
Avec la paulme en rond il le façonne,
Presse le moule, et sa marque luy donne,
Le porte au feu (Catou premièrement
Avoit le lieu nettoyé proprement) :
D'un test voulté il a faict sa fournaize.
Et ce pendant que la tuyle et la braize
Font leur devoir, Marsault ne chomme pas,
Mais se pourvoit d'autres metz et repas,
Pour ne trouver, à la manger seulette,
Fade saveur au goust de sa galette.

De chair de porc par le sel endurci
Les gros quartiers, et les iambons aussi

N'estoient pas là penduz pour son usage,
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage
Par le milieu traversé d'un genet,
Et tout au près un vieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le soing de sa pasture,
Pour son disner cherche autre nourriture.

Joingnant la loge, où Marsault habitoit,
Fut un jardin, un jardin qui estoit
D'un peu d'oziers clos devant et derrière,
Et de roseaux à la canne légère :
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourny.
Ce jardin là n'estoit pas dégarny
De ce qui sert à un pauvre mesnage :
Souvent le riche y prenoit son usage.
Quant au labeur, cela ne luy coustoit
Que l'entretien : cest entretien c'estoit,
Quand quelque feste, ou saison pluvieuse
Avoient rendu sa charrue ocieuse.

Marsault sçavoit les plantes disposer,
Marsault sçavoit semer et arroser :
Là se trouvoit toute herbe de potage,
Là s'espandoit la bette au grand fueillage,
Et la vinette espessement croissant,
Avec la maulve, et l'eaule verdissant.
Les chichespois y prenoient nourriture,
Oignons, pavotz d'endormante nature,
Là s'estendoit la friande laictue,
Et là s'enfloit la coucourde ventrue.

Cela n'estoit de Marsault le manger.
(Car qui estoit plus que luy ménager?)
Son revenu au peuple estoit utile,
Il en portoit certains jours à la ville,
Et puis au soir retournoit à grand' joye
Léger d'espaule, et chargé de monnoye.
Bien peu souvent de la chair achetoit,
Le rouge oignon son appétit domtoit,
Et le pourreau bien teillant : quelquefois
Il se paissoit de cresson allenois,
Qui prend au nez, d'endive, et de roquette
Bonne aux vieillards. Voylà comment se traitte
Le bon Marsault, qui songeant à son cas
En son jardin va chercher son repas.

Premièrement grattant un peu la terre,
Quatre aulx espaiz de racine il déterre,
Arrache aussi des coriandres gresles,
Et du persil aux petites umbelles,
De verde rue il s'est aussi pourveu,
Puis tout joyeux s'assied auprès du feu :
Huche Caton, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui faict mestier,
Jette le reste, et puis en belle eau frotte
Bien nettement la terreuse échalotte,
Et tout cela vous jette dans le fond
De son mortier, qui fut cavé en rond.

Des grains de sel il y met d'avantage,
Il y adjouste encores du fourmage

Dur et salé, et puis ces herbes là
Dont j'ay parlé, jette sur tout cela :
Et puis dessoubz ses aynes hérissées
De la main gauche a ses robbes troussées,
De l'autre main il va pilant les aulx,
Dont la senteur offense les nazeaux :
Le suc de l'un avec l'autre s'assemble,
Le pilon tourne, et brize tout ensemble.

Lors peu à peu cestuy perd sa valeur,
Et cestuy-là : tous n'ont qu'une couleur,
Qui pour le blanc, n'est du tout verdissante,
Ny pour le verd, toute aussi blanchissante.
Souvent Marsault, comme tout courroucé,
Souffle, renifle, et d'un nez retroussé
Maudict ses aulx : souvent torche ses yeux
Du bout des doigts, souvent tout furieux
Va maugréant la vapeur innocente.
Dès-jà se fait la matière plus lente
Qu'au paravant : le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.

Or' il y mesle un peu d'olif, et ores
Un petit fil de vinaigre, et encores
Remesle tout, et puis une autre fois
Le mesle encor' : puis avecques deux doigts
Finablement le mortier environne,
Et en tourteau la matière façonne.

Voylà comment la saulse lon faisoit,
Qui MORETUM *en latin se disoit.*

Catou soigneuse avecques la main nette
Encependant tire aussi sa galette.
Ainsi Marsault ne craignant plus la faim
Pour ce jour-là, se dépesche soudain,
Prend son chappeau, ses guestres, et se rue
Avec ses bœufz au faict de la charrue.

VŒUZ RUSTIQUES

DU LATIN DE NAUGERIUS

A CÉRÈS

REGARDE, *ô Cérès la grande,*
Danser la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des bledz.

Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluie, et ne périsse
Par l'hyver trop avancé
Le sillon ensemencé.

Que la malheureuse avéne
Ne foisonne sur la plaine
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont vient le bon fruict.

Qu'un fort vent meslé de gresle
Ne renverse pesle mesle
Le blé sur terre haulsé
De telle fureur blessé.

Que les oyseaux qui ravissent,
Du froument ne se nourrissent,
Ny ces monstres d'animaulx,
Qui font par tout tant de maulx.

Mais fay que le champ nous rende,
Avec une usure grande,
Les grains par nous enserrez
Soubs les sillons labourez.

Ainsi sera. Qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel délicieux,
Coulant avecques vin vieux.

Que l'hostie inviolée
Avant que d'estre immolée,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.

C'est assez. Moissons parfaictes,
Autres festes seront faictes,
Et seront tes cheveux saincts
D'espics couronnez et ceincts.

D'UN VANNEUR DE BLÉ

AUX VENTS

A *vous troppe légère,*
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.

De vostre doulce halaine
Éventez ceste plaine,
Éventez ce séjour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé, que je vanne
A la chaleur du jour.

A CÉRÈS, A BACCHUS

ET A PALÈS

CÉRÈS *d'espicz je couronne,*
Ce pampre à Bacchus je donne,
Je donne à Palès la grande
Deux potz de laict pour offrande :
Afin que Cérès la blonde
Rende la plaine féconde,
Bacchus à la vigne rie,
Et Palès à la prairie.

SUR LE MESME SUBJECT

DE *fleurs, d'espicz, de pampre je couronne*
Palès, Cérès, Bacchus : à fin qu'icy
Le pré, le champ, et le terroy aussy
En fein, en grain, en vandange foisonne.

De chault, de gresle, et de froid qui estonne
L'herbe, l'espic, le sep, n'ayons soucy :
Aux fleurs, aux grains, aux raysins adoulcy
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.

Le bœuf, l'oyseau, la chèvre ne dévore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, vendangeurs, louez donques

Le pré, le champ, le vignoble Angevin :
Granges, greniers, celiers on ne vid onques
Si pleins de fein, de froument, et de vin.

D'UN BERGER, A PAN

Robin *par bois et campaignes,*
Par boccaiges et montaignes,
Suivant naguère un taureau
Egaré de son troppeau,
D'un roc élevé regarde,
Void une biche fuyarde,
D'un dard la faict trébucher,
Trouve en l'antre d'un rocher
Les petitz fanneaux, qu'il donne
A Jannette sa mignonne :
Puis fait à ses compaignons
Un banquet d'aulx et d'oignons,
Faisant courir par la trouppe
De vin d'Anjou mainte couppe :
Quant au reste, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu
Pour ton offrande j'apporte
La peau de la biche morte.

D'UN CHASSEUR

PAN, *des forestz habitant l'épesseur,*
Pan, pié de bouc, Robinet ton chasseur
Accoustumé jadis de faire teste
A la fureur de mainte fière beste,
Et par lequel à cestuy pin sacré
Tu vois encor, s'ilz te viennent à gré,
Les piedz des ours, et les hures fendues
Des vieux sangliers, pour offrande pendues:
Ores vieillard, et d'âge tout voulté
De ce grand cerf, que luy mesme a domté,
Le bois encor' il te sacre et ordonne,
Digne présent d'une vieille personne,
Bien que tel œuvre ait jadis eu l'honneur
D'estre avoué par le Thébain veneur.
Reçoy le donq pour œuvre de jeunesse,
Et ne le croy de moindre hardiesse.

D'UN VIGNERON A BACCHUS

CESTE *vigne tant utile,*
Vigne de raysins fertile,
Tousjours coustumière d'estre
Fidèle aux vœuz de son maistre,

Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre et dédie
Thenot, vigneron d'icelle.
Fay donq, Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'un telle plante :
Et que mon Anjou foisonne
Par tout en vigne aussi bonne.

DE DEUX AMANS, A VÉNUS

NOUS *deux Amans, qui d'un mesme courage*
Sommes uniz en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel
Avec le lis l'amaranthe immortel.
Et c'est à fin, que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe à la fleur immortelle :
Soit tousjours pure, et de telle blancheur,
Que sont les lis en leur pasle frescheur,
Et que noz cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void joinctes ensemble.

D'UNE NYMPHE, A DIANE

Une *vierge chasseresse*
Pleurant de laisser les bois,
Append icy son carquois,
Ses traictz, son arc, et sa lesse.

Sa mère l'a condamnée
A rompre son chaste vœu,
La liant d'un autre nœu
Dessous les loix d'Hyménée.

Mais, ô fille de Latonne,
Qu'encor' réclamer je doy,
Si c'est en despit de moy,
Que tes forests j'abandonne,

Autant qu'au bois favorable,
Diane, tu m'as esté,
Sois à ma necessité,
Lucine, autant secourable.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN

Ce *bon Hurauld, qui souloit estre*
Le mignon de Jacquet son maistre,

Hurauld venu du bas Poittou
Sur les doulces rives d'Anjou,
Pour garder le troppeau champestre,

Pendant que la bande compaigne
Des autres chiens, sur la campaigne
Dormant gisoit, deçà, delà :
Faisant le guet sur ce bord là,
Où Meine à Loyre s'accompaigne,

Ce bon chien, sur tous chiens fidèle,
Défendit de la dent cruelle
Les aignelets, mais ce pendant,
Il mourut en les défendant,
Digne de louange immortelle.

Son maistre, regrettant sa perte,
L'a mis soubz ceste motte verte :
Aussi avoit bien mérité
Une telle fidélité
D'estre si dignement couverte.

Les pauvres troppeaux le gémissent,
Mais les animaulx qui ravissent,
Et les larrons s'attendent bien
D'estre maistres de nostre bien,
Et de sa mort se resjouissent.

A VÉNUS

AYANT *après long désir*
Pris de ma doulce ennemie
Quelques arres du plaisir
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets,
Imitent les lèvres closes,

Que j'ay baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessoubs l'ombre
De ce buisson, que tu vois :
Et n'ay sceu passer ce nombre,

Pour ce que la mère estoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encores j'en tremble.

Or' je te donne des fleurs :
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs,
Comme à mes yeux elle est belle,

Un Myrte je dédieray
Dessus les rives de Loyre,
Et sur l'écorse escriray
Ces quatre vers à ta gloire :

Thenot sur ce bord icy,
A Vénus sacre et ordonne
Ce myrte, et luy donne aussi
Ses troppeaux, et sa personne.

ESTRENE D'UN TABLEAU

Ce *tableau, que pour t'estrener,*
Isabeau, je te veux donner,
Au vif rapporte mon visage
Autant qu'on vid onques image.
Qu'ainsi soit, regarde, Isabeau,
Comme je semble à mon tableau :
La couleur du protraict est blesme,
Et la mienne est tousjours de mesme :
Sans cueur il est, sans cueur je suis,
Je n'ay point eu de cueur depuis,
Qu'amour l'ostant de ma puissance,
Le meit soubs ton obéissance.
Il est muet, si suis-je moy,
Quand je me trouve devant toy.
Bref, qui nous void, voir il luy semble
Deux Amans, ou tableaux ensemble.

Nous sommes différents d'un poinct,
C'est qu'amour ne le brusle point.
Et quand il sentiroit la flamme,
(Comme tout par ton œil s'enflamme)
Ainsi que de moy malheureux
Son mal ne sera langoureux,
Et les flammes continuelles
Ainsi n'ardront point ses moëlles:
Au premier feu qu'il sentira,
Soudain en cendres il ira.

VILLANELLE

En *ce moys délicieux,*
Qu'amour toute chose incite,
Un chacun à qui mieulx mieulx
La doulceur du temps imite,
Mais une rigueur despite
Me faict pleurer mon malheur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay çeste douleur.

Dedans vostre œil gracieux
Toute doulceur est escritte,
Mais la doulceur de voz yeux
En amertume est confite.

Souvent la couleuvre habite
Dessoubs une belle fleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.

Or puis que je deviens vieux,
Et que rien ne me profite,
Désespéré d'avoir mieulx,
Je m'en iray rendre hermite,
Je m'en iray rendre hermite,
Pour mieulx pleurer mon malheur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.

Mais si la faveur des Dieux
Au bois vous avoit conduitte,
Où, despéré d'avoir mieulx,
Je m'en iray rendre hermite,
Peult estre que ma poursuite
Vous feroit changer couleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.



LE COMBAT

D'HERCULE ET D'ACHELOYS

D'OVIDE

Ce n'est icy, que je chante
Les Titanes oultrageux,
Ny ceux que la Grèce vante,
Ny le Troien courageux:
Je ne redy l'entreprise
De Turne et du filz d'Anchise,
Et si, ne rechante pas
Tydé, Capanée, Adraste,
Ny les deux fils d'Iocaste,
Ny les Thessales combats.

Icy je tais la proësse
Du double honneur de Clairmont,
Dont la brave hardiesse
Domta Mambrin, et Almont.
Je laisse encore derrière
Et l'une, et l'autre Guerrière:
Je laisse le bon Roger,
Le Sericain, le Tartare,
Et la vaillance barbare
Du superbe Roy d'Arger.

Mais bien je chante d'Alcide
Le labeur à ceste fois,
Qui domta la force humide
Des trois formes d'Acheloys :
D'Acheloys, ce brave fleuve,
Qui feit à son dam épreuve
De sa force, et de son cueur,
Soubs un corps non véritable,
Contre le bras indomtable
De tant de monstres vainqueur.

La princesse Étolienne
Avoit domté soubs ses yeux
La grandeur Herculienne,
Et ce fleuve audacieux.
L'alliance de la belle
Mille autres encor' appelle,
Mais tous cèdent à ces deux.
Acheloys premier s'addresse
Au père de la princesse,
Hault assis au milieu d'eux :

« *Reçoy moy (dit-il) pour gendre,*
Prince Calidonien.
— *Mais plustost veuille moy prendre*
(Dict le grand Aonien) :
Ta fille aura pour beaupère
Celuy qui le ciel tempère.
Mille monstres surmontez
Pour douaire je luy donne,
Pour ton service j'ordonne
Ces bras non jamais domtez. »

Acheloys dit au contraire :
« J'apporte ma déité,
Plus riche, et digne douaire
Que n'est pas l'humanité.
Je suis d'un grand fleuve prince,
Je traverse ta province
En mille tours fluctueux :
Du gras limon, qui arrive
Dessus ma fertile rive,
Je rends tes champs fructueux.

» Contre moy n'est irritée
La grand' princesse des Dieux :
Je ne cognois Eurystée,
Ny son courage odieux :
Je ne me suis feinct un père
Par le crime de ma mère,
Ny tous cēs monstres conquis.
Roy, donques ne veuille querre
Un gendre en estrange terre,
L'ayant chez toy tout acquis. »

L'amy de Déïanire
A ces mots injurieux
Soudain embraze son ire,
Et d'un regard furieux :
« Toy (dit-il) trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Brave tant que tu voudras,
Ton braver ne me fait honte,
Pourveu que je te surmonte
Par la force de mes bras. »

Disant ces mots, il desserre
Ces bras nerveux et charnus,
Jette sa masse par terre,
Et montre ses membres nuds :
Acheloys sa robbe verte
De jongs et roseaux couverte
S'arrache de sus le doz.
Chacun d'eulx baisse la teste,
Et à la luyte s'appreste,
Des nerfz, de membres, et d'os.

Leurs paulmes ilz ensablonnent,
Et leurs doz contrecourbez
Des prises qu'ils s'entredonnent,
Sont tous meurtriz et plombez.
Qui tient, qui lasche sa prise,
Qui par force, ou par surprise
Gaigne le dessoubs des bras,
Qui ses gembes entrelasse,
Qui sans bouger de sa place,
Se tient ferme sur son pas.

Long temps Hercule s'efforce,
Long temps contre ses efforts
Acheloys a moins de force,
Que de pesanteur de corps :
L'un en vain travaille et sue,
L'autre tardif se remue
Non moins ferme qu'une tour,
Ou qu'un rocher qui se fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.

Icy quasi hors d'haleine
Ilz prennent un peu le vent,
Et puis retentent la peine,
Plus ahurtez que devant.
De piedz, de corps, bras, et teste,
L'un contre l'autre s'arreste,
Deux taureaux de mesme cueur
Fiers au combat se hazardent.
Les autres craintifz regardent
Non asseurez du vainqueur.

Trois fois Hercule repousse
La poictrine d'Acheloys,
La roideur de sa secousse
Fut vaine jusqu'à trois fois :
A la quatrième il s'élance,
Et de sa plus grand' vaillance
Met son luyteur au dessoubz,
L'estreint, le hurte, le serre,
Et luy fait mordre la terre,
Accablé soubs ses genouz.

Le Fleuve se sentant moindre
Et d'adresse et de pouvoir,
A sa force voulut joindre
Le secours de son sçavoir.
Des mains d'Hercule il s'écoule,
Et faict serpent, qui se roule,
En longs cercles va glissant,
Siffle comme une sagette,
Dardant menu sa languette
En deux pointes finissant.

« C'est de mon berceau l'ouvrage, »
Dit Herçule, « et qui te fait
Si prodigue de courage
Soubs un serpent contrefait?
Quand bien tu te pourrois dire
De tous les serpens le pire
Pourtant cest Hydre n'es-tu,
Cest Hydre, qui tant fertile
Gaingnoit d'un dommage utile
Deux chefz pour un abbatu.

» Toy donc soubs forme empruntée
Pense-tu bien surmonter
Ceste puissance indomtée,
Qui sceut tel monstre domter? »
Ainsi se rioit Alcide
Jà tenant ce Dieu liquide,
Qui en vain se hérissant,
Se démeine, et se travaille,
Pour sortir de la tenaille,
Qui va sa gorge pressant.

Voicy la dernière épreuve.
Jà d'un miracle nouveau
S'estoit déguizé le Fleuve
Soubs la forme d'un taureau,
Qui roüant son œil terrible
D'un long muglement horrible
Remasche un peu sa fureur,
Puis d'une course élancée
Senvient la teste baissée,
Portant la fouldre, et l'horreur.

Mais celuy, dont le courage
Ne sentit onques la peur,
Attent bravement l'orage
De ce troisième labeur :
La gembe droitte il avance,
Et d'une égale ballance
Roidissant les bras ouvers,
Des deux cornes se fait maistre,
Et d'une secousse adextre
Vous met le fleuve à l'envers.

Mais l'ire, et la force à l'heure
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure
Le front il luy désarma.
Du pié luy donne en la panse
Et la corne arrière lance,
Que les Naïades alors
Ont chèrement recueillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches trésors.

L'un pour le pris de sa peine,
De son peuplier couronné,
Sa doulce guerrière emmeine :
L'autre demeure écorné,
Et se couronnant de saule,
Jusqu'au dessus de l'espaule
Se tappit dedans ses eaux,
Où vergongneux il essaye
Cacher sa nouvelle playe
De ses cannes et roseaux.



CHANT DE L'AMOUR

ET DU PRIMTEMPS

Icy je ne chante pas
De Mars la guerrière troppe,
Ny les horribles combats
Des deux Seigneurs de l'Europe.

Quelque plus heureux sonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit consaçrer l'honneur
De la Françoise victoire :

Chante l'Aigle abandonné
De son Espaigne fuytive,
Et le Croissant couronné
Menant la guerre captive.

Ce pendant la saincte erreur
D'une déité plus forte
Dira la doulce fureur,
Qui hors de moy me transporte.

Amour le premier des Dieux
Formant ceste masse ronde,
D'un discord mélodieux
Lia les membres du monde.

Le ciel courbe il estendit
Dessus la terre abaissée,
Et la terre en l'air pendit
D'une rondeur balancée.

D'un ordre perpétuel
Il entretient et dispose
Par un désir mutuel
L'espèce de toute chose.

D'Amour soyez donq' mes chants,
A fin que dessus voz ailes
Je raze la fleur des champs
Des neuf filles immortelles.

Autant que me semble doulx
Le traict de ma flamme vive,
Autant, mes vers, soyez-vous
Rempliz de doulceur naïve.

Le blanc taureau ravisseur
Dore la saison nouvelle,
Et en nouvelle douceur
Mon amour se renouvelle.

Si les joyeux oyselets
Dessus les verdes fleurettes,
Et par les bois nouvelets
Dégoysent leurs amourettes,

Pourquoy ne diray-je aussi
Le seul plaisir de ma vie,
Puis qu'amour le veult ainsi,
Et que le ciel m'y convie?

Le flambeau, dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille sortes de fleurs
Repeingt la jeune verdure :

Et le Dieu, qui mes désirs
Brusle d'une saincte flamme,
Mille sortes de plaisirs
Replante dedans mon ame.

Tout ce, qui l'hyver s'est veu
Morne, transi, froid, et blesme,
Sent maintenant ce doulx feu,
Et moy je suis le feu mesme.

Des fleuves les piedz glissans
Frappent leurs plus haultes rives,
Et les sommetz verdissans
Rehaulsent leurs testes vives :

Dès-jà les sepz tournoyans
Autour des branches verdoient,
Jà les verdz sillons ployans
Par les campaignes ondoient.

Bacchus, Priape, et Cérès,
Palès, Vertumne, et Pomonne,
Et chaque Dieu des forests
Se prépare une couronne.

Tel fut le siècle doré,
Tel sera le nostre encore
Dessoubz le sceptre honoré
De Henry, qui le redore.

Despouillant de ses butins
La monstrueuse ignorance,
Pour accabler les mutins
Dessoubz les bras de la France.

O de quel bien redoublé
L'Europe sera saisie,
Si son repoz n'est troublé
Par le tyran de l'Asie!

Lors je seray le tesmoing
D'une victoire si belle,
Ce pendant un autre soing
Plus doulcement me r'appelle.

Amour, si ta déité,
Des déitez la plus saincte,
Fut dès ma nativité
En moy divinement peincte :

Si tu es tout bon, et beau,
Et si tu m'as faict notoire,
Que ton céleste flambeau
Ne jette point flamme noire :

De quelle riche couleur
Peindray-je ma poésie
Pour descrire la valeur
Que j'ay sur toutes choisie?

Tous les verds thrésors des cieux,
Riche ornement de la plaine,
Représentent à mes yeux
L'object de ma doulce peine.

Je voy dedans ces œillets
Rougir les deux lèvres closes
Dont les boutons vermeillets
Blesmissent le teinct des roses.

Je voy pallir dans ces lis,
Qui en longueur se blanchissent,
La nege des doigts polis,
Qui en dix perles finissent.

Voyant sur nostre séjour
La belle aulbe retournée,
Pour seréner d'un beau jour
La lumière nouveau-née,

Je voy le blanc, et vermeil
De celle face tant claire,
Dont l'un, et l'autre soleil
A mes ténèbres esclaire.

Voyant ces rayons ardents
Dessus le crystal de l'onde,
Qui frizent par le dedans
Le fond de l'arène blonde,

Je voy les ondes encor'
De ces tresses blondelettes,
Qui se crespent dessous l'or
Des argentines perlettes.

Le sep, qui estreint si fort
De l'orme la branche neuve,
Armant l'un et l'autre bord
Du long rampart de mon fleuve,

Ressemble ces nœudz espars,
Qui sur le front de madame
Enlacent de toutes parts
Mon cueur, mon corps, et mon ame.

Ce vent, qui raze les flancz
De la plaine colorée,
A longs souspirs doulx souflans,
Qui rident l'onde azurée,

M'inspire un doulx souvenir
De ceste haleine tant doulce
Qui fait doulcement venir,
Et plus doulcement repoulse

Les deux sommetz endurciz
De ces blancz coutaux d'ivoire,
Comme les flots adoulciz,
Qui baisent les bords de Loyre.

L'argentin de ces ruisseaux,
Qui paisiblement murmurent,
Soubz le fraiz des arbrisseaux,
Qui les rivages emmurent,

Resent celle doulce voix,
Voix céleste, et nompareille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.

Vous donq' amoureux oyseaux,
Soit aux bois, soit aux campaignes,
Accordez au bruit des eaux,
Qui tumbent de ces montaignes,

Dont l'immortelle verdeur
De mille fleurs diaprée
Embasme de son odeur
Le verd honneur de la prée.

Icy dédier je veulx
Un autel à ma Déesse,
Pour y consacrer les vœus
Que ma Muse luy addresse.

De fleurs et de rameaux verds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes vers
Y servira de ceinture.

Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reverdisse,
Bouton, qui ne soit déclos,
Ny herbe, qui ne florisse.

Jamais n'y faille le thyn,
L'œillet, le lis, ny la rose,
Ny la fleur, qui au matin
Est ouverte, et au soir close.

Jamais n'y faille le miel,
Ny le laict, ny la rosée,
Et de la manne du ciel
Tousjours soit l'herbe arrosée.

Tousjours y facent leur tour
Les carrières ondoyantes,
Tousjours les bois à l'entour
Courbent leurs cymes ployantes.

De nuict, sur l'humide front
Des fleurs de vermeil escrittes,
Y viennent danser en rond
Les Nymphes, et les Charites.

De jour, lors que le Soleil
Darde sa flamme plus grande,
Y viennent prendre sommeil
Diane, et sa chaste bande.

Dessus les siéges herbus
Pallisse la verde OLIVE,
Et le verd tronc de Phœbus
Y ait sa perruque vive.

Pasteurs, que de ces chappeaux
Chacun ait sa teste ceincte,
Mais n'y menez vos troppeaux,
Car toute l'herbe en est saincte.



CHANT DE L'AMOUR

ET DE L'HYVER

ORES, *que mon Roy s'efforce*
Malgré l'hyver et la force
D'Orion le pluvieux,
De suivre l'heur de sa gloire,
Et l'honneur de la victoire
Que luy promettent les Dieux,

Amour suivant l'entreprise
De sa despouille conquise
M'a guidé jusques icy :
Où sa déité compaigne
Suit par la veuve campaigne
Et mes pas, et mon soucy.

Les longs souspirs de ma plaincte,
Dessus la plaine dépeincte
S'en volent de toutes parts,
Et des vents l'haleine forte
Évanouis les emporte
Parmy ce grand vague espars.

Ponthus, que l'amour affole
D'une erreur sainctement fole,
Ponthus, l'honneur Masconnoys,
Et toy, le plus grand qu'on voye,
Dont le sainct Myrte verdoye
Dessus le bord Vandomoys:

Si encores vous allume
La fureur, qui vostre plume
Ballança d'un vol si hault,
Empennez les flancz de celle
Qui tire une plus basse aile,
De peur de prendre le sault.

Si autrefois j'ay faict dire
Au gay fredon de ma lyre
Le primtemps d'une beauté,
Il fault, il faut à ceste heure
Qu'éternellement je pleure
L'hyver d'une cruauté.

Puis qu'esloingnant la lumière
De la beauté coustumière
D'estre un soleil à mes yeux,
Je sens ma triste pensée
Ardentement englacée
D'un Aquilon furieux.

L'Astre, dont la saincte flamme
Au plus joyeux de mon ame
Pluvoit un primtemps de fleurs,

Plus ne gresle en mon courage
Qu'un perpétuel orage
Et de souspirs et de pleurs.

Les pleurs et souspirs ensemble
Que sur la plaine j'assemble,
Croissent la pluie et les vents :
Et les pensers qui me gèlent,
En mon estomac ne cèlent
Que sanglots s'entresuivans.

Plus dru que ne chet la gresle,
Qui en pétillant se mesle
Aux ondoyans tourbillons,
Quand la fureur de la bize
Casse, arrache, froisse, brise
L'honneur des jaunes sillons.

Plus furieuse ne vante
L'impitoyable tormente,
Que deux vents contraires font,
Que diversement m'agitent
Mille souciz qui habitent
De mon cueur au plus profond.

Mais quelque soing adversaire
Qui s'oppose à son contraire,
Amour est tousjours vainqueur :
Tousjours celle, qui me lyme,
Tient de mes pensers la cyme,
Comme royne de mon cueur.

Ainsi les eaux des montaignes,
Soudaine horreur des campaignes,
Vont un grand fleuve animer:
Luy, qui d'une vive source
Pique une plus brave course,
Les emporte dans la mer.

Bien que l'œil, qui tout regarde,
Œil, de qui la lampe darde
Les rayons de nostre jour,
N'ait rien veu encor' au monde,
Qui perdurable se fonde
D'un immuable séjour:

Si void-il tousjours ma peine
Opiniastre et certaine,
Soit que du blanc ravisseur
Il dore la riche corne,
Soit qu'il entre au Capricorne
Par le cercle traverseur.

Dédaignant la face veuve
De la terre autrefois neuve,
Le chef vieillart des forests,
Des prez la toison mouillée,
Et la plaine despouillée
Du blond honneur de Cérès.

Comme autrefois la nature
Au plus gay de sa peinture
Me figuroit les beautez,

Dont le printemps de ma dame
Faisoit esclorre en mon ame
Mille belles nouveautez :

Ainsi le ciel me r'apporte
Avecques la saison morte
Une mortelle froideur,
Pour estre eslongné de celle,
Dont la divine estincelle,
Tient ma vie en sa verdeur.

Je ne voy roc, ny montaigne,
Pré, rivière, ny campaigne,
Bois, ny solitaires lieux,
Antre, ruisseau, ny fonteine,
Qui la face de ma peine
Ne représente à mes yeux.

Je me plaings de ta nature,
Amour, veu que ta poincture
N'époinçonne les oyseaux
Fors en la saison nouvelle,
Lors que ta flesche cruelle
Sonde le plus creux des eaux.

Mais ta cruauté félonne
Tousjours, tousjours m'aiguillonne
D'un perpétuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la jeune verdure
Déride le front du jour.

Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat qui va rabattre
D'Espagne le brave effort,
Et qui loing de sa province
Devant les yeux de son prince
S'acquiert une belle mort.

Heureuse, ô heureuse encore
La vive mort, qui décore
Les indomtez Chevaliers,
Qui sur un mont de gendarmes
Tumbent soubs le faix des armes
Au plus espais des milliers.

Voz morts tousjours honnorées
Seront des vostres pleurées,
Mon Roy vous regrettera :
Dès-jà la France en souspire,
Et la Vandomoyse lyre
Vostre vertu chantera.

Mais moy chétif, qui demeure,
Hélas! il fault que je meure
Non devant les yeux des Roys,
Sur la guerrière campagne
Rouge du sang de l'Espagne,
Mais soubs l'horreur de ces bois,

Bois tristes, et solitaires,
De ma peine secrétaires,
Où l'Amour, qui me conduit,

Au plus chauld de ses allarmes
Baigne souvent de mes larmes
L'humide sein de la nuict.

Là je resonge sans cesse
L'heureux soir, que ma Déesse
Lisoit la carte des cieux,
Au doigt me monstrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ses yeux.

Là le tyran de ma vie
Sur ma liberté ravie
Exerce cent mille torts.
Là, là, ma douce guerrière
Sourde à ma vaine prière
Me livre cent mille morts.

Je voy la fuyante suyte
D'une eau sillonnant sa fuyte
Au pié d'un rocher moussu,
Fendant le doz d'une prée
Estroitement emmurée
D'un double tertre bossu.

Sur l'un quelquefois ondoient
Mille sillons, qui blondoient.
Sur l'autre sont les murs vieux
Hideux de ronces, et d'hierre,
Sejour, qui le tige enserre
De mes maternels ayeux.

Là mes cendres je dédie,
Mais à ces fleurs je supplie,
Et à ces herbes aussi,
Au myrte, au laurier encore,
Et à l'arbre, qui m'honore,
Ne croistre jamais icy.

Jamais n'y croissent les roses,
Ny les fleurettes descloses :
Jamais le rousoiant miel
N'y coule dessus ma tumbe :
Ou si quelque chose y tumbe,
Que ce soit l'ire du ciel.

Que les oiselets s'y taisent,
Que les ruisseaux s'y appaisent,
Que l'an veuf de fleurs et fruicts
Autre saison n'y r'ameine,
Sinon l'horreur de ma peine,
Et l'hyver de mes ennuis.

Au croc d'une vieille souche,
Qui d'un doz courbé se couche
Dessus le front de ces eaux,
Soit ceste harpe attachée,
Indigne d'estre accrochée
A ces jeunes arbrisseaux.

Vous donq' troppe Délienne,
Et vous l'Acidalienne,
Cherchez ailleurs voz esbas.

Faunes, Satyres, Dryades,
Pour trépigner voz aubades
N'apportez icy voz pas.

Mais si quelqu'un d'aventure
Sur la triste sépulture
D'un pas errant est guidé,
Ces vers il y puisse lire
Engravez soubs une lyre,
Sur l'escorse au front ridé :

C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
D'UN QUE SA TOUTE-DIVINE
A CONDUIT AU DERNIER POINCT,
PAR UNE ENNUIEUSE ABSENCE,
POURCE QU'IL N'EUT LA PUISSANCE
DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE, ET DES BEAUTEZ

DE SA DAME.

IL *me plaist icy de peindre*
Mieulx que ne le sçauroit feindre
Un Apelle ingénieux,
Ma peine contr' imitée
Sur la belle Pasithée,
Seule idole de mes yeux.

C'est mon feu, c'est ma cordelle,
Mon froid, ma flesche mortelle,
C'est mon aigle dévorant,
Qui m'ard, lie, englace, et blesse,
Et qui dévore sans cesse
Mon cueur sans cesse mourant.

De l'œil sort ma flamme vive,
L'or des cheveux me captive,
Par la rigueur suis gelé,
La main en cinq traicts s'allonge,
Et le cruel qui me ronge,
C'est ce petit Dieu ailé.

Vénus feit l'œil, que j'adore,
Son chef fut pris de l'Aurore,
Diane son cueur donna,
Pallas sa main tant prisée,
Et sur une ongle aguisée
Mon torment se façonna.

Son œil les astres surmonte,
A l'or ses tresses font honte,
Le fer cède à sa rigueur,
Sa main l'alebastre passe,
Et sur le beau de sa face
Se niche l'oiseau vaincueur,

Qui la seule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme esteindre,
Main pour mes nœuds délacer.

Soleil pour ma glace fondre,
Pavois pour aux coups respondre,
Et voix pour l'oiseau chasser.

Pour me vanger je souhette,
L'un se changer en planette,
L'autre au métal qui mieux luit,
Le tiers au cueur d'un vieil arbre,
Le quart en ivoyre, ou marbre,
Et l'autre en oiseau de nuict.

Ou que mes nerfs, et mes veines
Se transforment en fonteines,
Mon col en fer pour trencher,
En feu le froid, qui m'englace,
Mon estomac en cuirasse,
Et mon cueur en un rocher.



A OLIVIER DE MAGNI,

SUR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

Quand je contemple les beautez
De tant de rares nouveautez,
Qui en ta Nymphe nompareille
Des cieux annonçent la merveille,

Il me semble voir les couleurs
De tant et tant de belles fleurs,
Que la jeune saison desserre
Du sein amoureux de la terre.

Icy le lis est blanchissant,
Là est la rose rougissant,
Et là est la plaine parée
De mainte aultre fleur bigarée.

Et comme on void la teste bas
La vierge marchant pas à pas,
Despouiller la rive fleurie
Du verd émail de la prairie

Dont ayant son giron remply,
Elle d'un tortueux reply
Façonne une belle couronne,
Dont son beau chef elle environne :

Ainsi ta Muse çà et là,
Soigneuse cueillant tout cela
Qui fleurit en l'esprit de celle
Dont tu sens la vive estincelle,

Ayant choisi tout le plus beau,
Façonne le tour d'un chappeau,
Dont une couronne elle appreste,
Éternel honneur de ta teste.

Là donques, Magni, ce pendant
Que l'Amour va tes yeux bendant,
Chante d'Amour, et de la dame,
Qui est maistresse de ton ame.

En vain tu tenteras les sons
De ces amoureuses chansons,
N'estant plus ta lyre allumée
De son ardeur accoustumée.

Ainsi quand la prophète horreur
Époinçonne de sa fureur
Le cueur despit de la prestresse
Grondant sous le Dieu qui la presse,

Elle, contraincte de chanter,
Ne cesse de se tormenter,
Et d'un mugler espovantable
Mesle l'obscur au véritable.

Mais quand le Dieu s'en est allé,
Soudain son courage affolé
Devient rassis, et la prophète
Clost soudain la bouche muette.

Croy moy, Magny, et je le sçay
Pource que j'en ay faict l'essay,
Mal voluntiers chante la bouche
De l'amour qui au cueur ne touche.

Du temps que j'estois amoureux,
Rien que les souspirs langoureux
Ne me plaisoit, et rien ma lyre
Rien que l'Amour ne sçavoit dire.

Par tout je trouvois argument
De me feindre un nouveau torment,
Et ne trouvois roc ny fonteine,
Qui ne représentast ma peine.

Il me sembloit qu'antres et bois
Piteux respondoient à ma voix,
Et me sembloit que mes prières
Arrestoient le cours des rivières.

Il me sembloit que tout l'honneur,
Le beau, la grace, et le bon heur,
Fust coulé du ciel en la belle
Qui m'estoit doucement rebelle.

Toutes les roses et les lis,
Les œillets freschement cueillis,
Toutes les perles, et encore
Tout ce qui luit dessous l'aurore

Tout l'ivoyre, tout le crystal,
Et tout le plus riche métal,
Tout le marbre, tout le porphyre,
Et si rien plus beau se peult dire :

Tout le ciel n'eust assez esté
Pour bien descrire sa beauté,
Et n'estoit à ma peine égale
Celle d'un Sisyphe ou Tantale.

Bref fust de nuict ou fust de jour,
Je ne songeois rien que l'Amour,
Et n'avois gravé dedans l'ame
Autre protraict que de ma Dame.

Ainsi le malade altéré,
Qui d'un désir démesuré
Demande l'eau, quand plus la fièvre
A peingt la soif dessus la lèvre:

Il ne se peingt dans le cerveau
Autre figure que de l'eau,
Et le feu qui brusle ses veines,
Ne le faict songer qu'en fonteines.

Et rien je ne songeois aussi
Que l'object de mon doulx soucy,
Lors que mon ame langoureuse
Brusloit en sa fièvre amoureuse.

Mais depuis que l'âge, et le soing,
Me faisant regarder plus loing,
M'osta ce voyle, et que les choses
Véritables se sont décloses,

J'ay rougy de me voir déceu,
Et depuis ma lyre n'a sceu
Chanter l'Amour, et rien ma Muse
Rien tant que l'Amour ne refuse.

Si est-ce pourtant que je puis
Me vanter qu'en France je suis
Des premiers qui ont ozé dire
Leurs amours sur la Thusque lyre.

Et mon Olive (soit ce nom
D'Olive véritable, ou non)
Se peult vanter d'avoir première
Salué la douce lumière,

Depuis, d'autres meilleurs esprits,
Quittant plus hault œuvre entrepris,
Ont (mais avecques plus de grace)
Couru par ceste mesme trace.

Entre les quelz tes vers n'ont pas
Des derniers advancé leurs pas,
Vers bien dignes que lon leur donne
Un jour la plus belle couronne :

Pour avoir le premier de tous
Chanté l'Amour d'un style doulx,
Le traittant non en rude maistre,
Mais ainsi qu'un enfant doit estre :

Non comme ceulx, dont la grandeur
Éprise de plus haulte ardeur,
Ne peult trouver sinon à peine
Les accords d'une doulce veine.

Aussi chacun n'a pas les doigts,
L'archet, la lyre, ny la voix
Pour chanter l'Amour, et l'audace
Ne convient à la chose basse.

Quand Hercule amoureux filoit,
En filant souvent il souloit
Rompre les fuseaux, et sa dextre
A la masse estoit plus addextre.

Et cestuy-là, dont la fureur
N'est que pour la fouldre et l'horreur,
S'il fault que l'Amour il accorde
Bien souvent rompt plus d'une chorde.

Il est malaisé de changer
Son naïf en un estranger,
Et Achille entre les pucelles
Convenoit mal avecques elles.

Or donc, Magny, puis que le ciel
A confict d'un Attique miel
Tes vers sucrez, laisse les armes,
Et chante l'amour et tes larmes :

Estant certain, quoy que tu sois,
Qu'entre les poëtes François
Tu tiendras le lieu d'un Catulle,
D'un second Properce, ou Tibulle.

Mais moy, que veulx-je plus chanter
Pour nostre France contenter,
Si de tant d'amours qu'on souspire
La France ne faict plus que rire?

Et à bon droit, puis qu'en avant
Autant l'indocte que sçavant
Met son ouvrage, et que la France
Favorise encor' l'ignorance.

Nostre François qui bassement
Se traynoit au commencement,
Soubs Henry, d'une audace honneste,
Oza premier lever la teste.

Mais depuis les premiers Auteurs,
Un tas de sots imitateurs,
Enflans leurs vaines poësies
De monstrueuses fantasies,

Ont tout gasté : et ceulx qui ont
Le mieulx escrit, pource qu'ilz sont
Pressez de la tourbe ignorante,
Leur gloire n'est point apparente.

Donques, Magny, te tairas-tu?
Non, tu chanteras la vertu
De ton grand Avanson, qui use
De plus grand' doulceur à ta Muse,

Mariant au grave soucy
La Muse et la Musique aussi,
Comme un Mécène, dont la gloire
Doit à Virgile sa mémoire.

Le ciel, ains que tu fusses né
T'avoit poëte destiné,
Et 'avoit destiné pour plaire
Au sçavant et au populaire :

Rare présent, et qu'icy bas
Le ciel à tous ne donne pas.
Bien heureux celuy qui assemble
L'utile et le doux tout ensemble.

Là donc, et d'un plus heureux son
Chante l'heur de ton Avanson
Qui d'une trompeuse asseurance
N'abusera ton espérance,

Défraudant ta simplicité
Du loyer qu'elle a mérité,
Et se fraudant de la louange
Que tu luy dois en contrechange.

Et que peult un homme de nom
Mieulx acheter qu'un beau renom?
L'honneur est le présent plus rare,
Et tu n'es de grands biens avare.

Mais pourquoy fais-je un si long tour,
Ne voulant parler que d'amour?
Tay toy donc, ma lyre, ou accorde
Ton premier chant dessus ta chorde.

Et toy, Magny, puis que ton cueur
Sent encor' l'Archerot vainqueur,
Chante d'Amour, et de la belle,
Pendant que tu la trouves telle.

Tout ce que nous cachent les cieulx,
Tout ce que nous cèlent les Dieux,
Et tous les secrets que la terre
Dedans ses abysmes enserre,

Tout cela que l'œil apperçoit,
Tout cela que l'esprit conçoit,
Est du poëte, et l'escritture
N'est qu'une parlante peinture.

Or si l'Amour premièrement
Courba sur nous le firmament,
Ballançant et la terre et l'onde
D'une forme également ronde :

S'il est, comme chantent noz vers,
L'esprit moteur de l'Univers,
Et si les semences des choses
Sont en luy divinement closes :

Amour, auquel tout est subject,
Du poëte est le seul object,
Et à bon droit celuy se vante
De tout chanter, qui l'Amour chante.

Donques, Magny, pour te vanter
Que tes vers sçavent tout chanter,
Chante l'Amour, et autre chose
Pour argument ne te propose.

Couronne tes affections
De la fleur des perfections,
Dont le ciel ta maistresse honnore
Comme une seconde Pandore.

Mais, las, mon Magny, garde toy,
Si en quelque légère foy
Tu as ton amour arrestée,
D'estre un second Épiméthée.





CONTRE LES PÉTRARQUISTES

J'AY *oublié l'art de Pétrarquizer,*
Je veulx d'Amour franchement deviser,
Sans vous flatter, et sans me déguizer :
Ceulx qui font tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'une vraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
Jettent de larmes feintes.

Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'est encor' de leurs souspirs et pleurs,
Que vents, pluye, et orages :
Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons,
De leurs amours, que flammes et glaçons,
Flesches, liens, et mille autres façons
De semblables oultrages.

De voz beautez, ce n'est que tout fin or,
Perles, crystal, marbre, et ivoyre encor,
Et tout l'honneur de l'Indique thrésor,
Fleurs, lis, œillets, et roses :

De voz doulceurs ce n'est que sucre et miel,
De voz rigueurs n'est qu'aloës, et fiel,
De voz esprits, c'est tout ce que le ciel
Tient de graces encloses.

Puis tout soudain ilz vous font mille tors,
Disant, que voir voz blonds cheveux retors,
Voz yeux archers, autheurs de mille morts,
Et la forme excellente
De ce que peult l'accoustrement couver,
Diane en l'onde il vaudroit mieux trouver,
Ou voir Méduze, ou au cours s'esprouver
Avecques Atalante.

S'il fault parler de vostre jour natal,
Vostre ascendant heureusement fatal
De vostre chef écarta tout le mal,
Qui aux humains peult nuire.
Quant au trépas, sça' vous quand ce sera
Que vostre esprit le monde laissera?
Ce sera lors, que là-hault on voyra
Un nouvel Astre luire.

Si pour sembler autre que je ne suis,
Je me plaisois à masquer mes ennuis,
J'irois au fond des éternelles nuictz
Plein d'horreur inhumaine :
Là d'un Sisyphe, et là d'un Ixion
J'esprouverois toute l'affliction,
Et l'estomac, qui pour punition,
Vit, et meurt à sa peine.

De voz beautez, sça' vous que j'en dirois?
De voz deux yeux deux astres je ferois,
Voz blonds cheveux en or je changerois,
Et voz mains en ivoyre :
Quant est du teinct, je le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieux :
Bref, vous seriez belle comme les Dieux,
Si vous me vouliez croire.

Mais cest Enfer de vaines passions,
Ce Paradis de belles fictions,
Déguizemens de noz affections,
Ce sont peinctures vaines :
Qui donnent plus de plaisir aux lisans,
Que voz beautez à tous voz courtisans,
Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans
Vous ne donnez de peines.

Voz beautez donq' leur servent d'argumens,
Et ne leur fault de meilleurs instrumens,
Pour les tirer tous vifz des monumens :
Aussi, comme je pense,
Sans qu'autrement vous les récompensez
De tant d'ennuis mieux escrits que pensez,
Amour les a de peine dispensez,
Et vous de récompense.

Si je n'ay peingt les miens dessus le front,
Et les assaults que voz beautez me font,
Si sont-ilz bien gravez au plus profond
De ma volunté franche :

Non comme un tas de vains admirateurs,
Qui font ainsi par leurs souspirs menteurs.
Et par leurs vers honteusement flateurs
Rougir la carte blanche.

Il n'y a roc, qui n'entende leur voix,
Leurs piteux cris ont faict cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, et les bois,
Les antres, et fonteines :
Bref, il n'y a ny solitaires lieux,
Ny lieux hantez, voyre mesmes les cieux,
Qui çà et là ne montrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.

Cestuy-là porte en son cœur fluctueux
De l'Océan les flots tumultueux,
Cestuy l'horreur des vents impétueux
Sortans de leur caverne :
L'un d'un Caucase et Montgibel se plaingt,
L'autre en veillant plus de songes se peingt,
Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on feinct
En la fosse d'Averne.

Qui contrefaict ce Tantale mourant
Bruslé de soif au milieu d'un torrent :
Qui repaissant un aigle dévorant,
S'accoustre en Prométhée :
Et qui encor' par un plus chaste vœu,
En se bruslant, veult Hercule estre veu,
Mais qui se mue en eau, air, terre, et feu,
Comme un second Protée.

L'un meurt de froid, et l'autre meurt de chault,
L'un vole bas, et l'autre vole hault,
L'un est chétif, l'autre a ce qu'il luy fault.
L'un sur l'esprit se fonde,
L'autre s'arreste à la beauté du corps :
On ne vid onq' si horribles discords
En ce chaos, qui troubloit les accords
Dont fut basty le monde.

Quelque autre après, ayant subtilement
Trouvé l'accord de chacun élément,
Façonne un rond tendant également
Au centre de son ame :
Son firmament est peinct sur un beau front,
Tous ses désirs sont balancez en rond,
Son pôle Artiq', et Antartiq', ce sont
Les beaux yeux de sa Dame.

Cestuy, voulant plus simplement aymer,
Veult un Properce, et Ovide exprimer,
Et voudroit bien encor' se transformer
En l'esprit d'un Tibulle :
Mais cestuy-là, comme un Pétrarque ardent,
Va son amour et son style fardant,
Cest autre après va le sien mignardant,
Comme un second Catulle.

Quelque autre encor' la terre dédaignant
Va du tiers ciel les secrets enseignant,
Et de l'Amour, où il se va baignant
Tire une quinte essence :

Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer je puis,
Le plus subtil qu'en amour je poursuis,
S'appelle jouissance.

Je ne veulx point sçavoir, si l'amitié
Prit du facteur, qui jadis eut pitié
Du pauvre Tout fendu par la moitié,
Sa céleste origine :
Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous estimer autant comme je doy,
Avoir de vous le loier de ma foy,
Voilà mon Androgyne.

Nos bons Ayeulx, qui cest art démenoient,
Pour en parler, Pétrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient
Sans fard, ou couverture :
Mais aussi tost qu'Amour s'est faict sçavant,
Luy, qui estoit François au paravant,
Est devenu flatteur, et décevant,
Et de Thusque nature.

Si vous trouvez quelque importunité
En mon amour, qui vostre humanité
Préfère trop à la divinité
De vos graces cachées,
Changez ce corps, object de mon ennuy :
Alors je croy, que de moy, ny d'autruy,
Quelque beauté que l'esprit ait en luy,
Vous ne serez cherchées.

Et qu'ainsi soit, quand les hyvers nuysans
Auront seiché la fleur de voz beaux ans,
Ridé ce marbre, esteinct ces feuz luisans,
Quand vous voirez encore
Ces cheveux d'or en argent se changer,
De ce beau sein l'ivoyre s'allonger,
Ces lis fanir, et de vous s'estranger
Ce beau teinct de l'Aurore,

Qui pensez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps divin, que vous tenez tant cher?
Vostre beauté passée
Ressemblera un jardin à noz yeux
Riand naguère aux hommes, et aux Dieux,
Ores faschant de son regard les cieux,
Et l'humaine pensée.

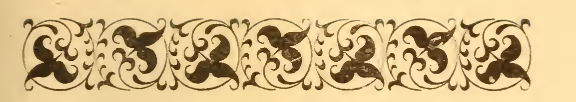
N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moissonne ainsi la fleur de voz primtemps,
Qui rend les Dieux, et les hommes contents :
Les ans, qui peu séjournent,
Ne laissent rien, que regrets et souspirs,
Et empennez de nos meilleurs désirs,
Avecques eux emportent noz plaisirs,
Qui iamais ne retournent.

Je ry souvent, voiant pleurer ces fouls,
Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler si doulx
Le parjure artifice :

Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, je vous puis asseurer,
Que je veulx sain et dispos demeurer,
Pour vous faire service.

De vos beautez je diray seulement,
Que si mon œil ne juge folement,
Vostre beauté est joincte également
A vostre bonne grace :
De mon amour, que mon affection
Est arrivée à la perfection
De ce qu'on peult avoir de passion
Pour une belle face.

Si toutefois Pétrarque vous plaist mieux,
Je reprendray mon chant mélodieux,
Et voleray jusqu'au séjour des Dieux
D'une aile mieux guidée :
Là dans le sein de leurs divinitez
Je choisiray cent mille nouveautez,
Dont je peindray voz plus grandes beautez
Sur la plus belle Idée.



ÉLÉGIE D'AMOUR

S'il *m'en souvient, vous me distes un jour*
En vous tenant quelque propos d'Amour,
Que vous n'estiez de si léger courage
Que de juger du cueur par le visage,
Qu'amour si tost ne se peult enflammer,
Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,
Et que hastif je voulois faire gerbe
D'une moisson qui est encor' en herbe.

Vos argumens sont fort à redoubter,
Mais s'il vous plaist mes raisons escouter,
Vous cognoistrez qu'à vaincre ilz sont faciles,
Et qu'ilz ne sont ny Hectors ny Achilles.

Quant au premier, je ne veulx soustenir
Que vous deviez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dict, ny que soit vraye ou feincte
Dessus le front tousjours l'amour soit peincte.
Les cueurs humains un labyrinthe sont,
Qui maints destours, maintes cachettes ont,
Où lon se perd, qui n'a le fil pour guide
D'un bon esprit, et jugement solide.

Or avez-vous l'esprit si cler-voyant,
Que nul destour, tant soit-il fourvoyant.

Vos pas certains pouroit tromper en sorte,
Qu'ils n'ay'nt tousjours la raison pour escorte?
Vos yeux, ma Dame, ont pouvoir de perser
La nue espesse, et le ciel traverser,
Passer le roc, sonder le creux de l'onde,
Et voyager soubs la terre profonde.
Qui pouroit donc empescher leur vigueur
De pénétrer au plus profond d'un cueur,
Et là au vray descouvrir la pensée
D'un amoureux, s'elle est saine ou blessée?

Quant est de moy, je ne pris oncq' plaisir
A contre-faire un amoureux désir,
Comme ceulx là qui ayment par la plume,
Et sans aymer, font l'amour par coustume.
Je ne suis point si subtil artizan,
Que de pouvoir d'un parler courtizan,
D'un faulx souspir, et d'une larme feincte
Monstrer dehors une amitié contraincte,
Dissimulant mon visage par art,
Car je ne suis ny Tuscan, ny Lombard.

Qu'amour si tost en noz cœurs ne s'enflamme,
Certainement je confesse, ma Dame,
Que qui de soy ne se peult enflammer,
Le temps luy sert de beaucoup à aymer :
Et n'a dict mal, qui dict qu'à sa naissance
L'amour est foyble, et de peu de puissance.
Mais il s'entend de ces froides amours,
Qui sont ainsi qu'on void un petit ours,

Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
A qui sa mère en léchant donne forme.

Le vray amour naist du premier regard,
Et ne veult point se façonner par art :
Et c'est pourquoy ces moitiez séparées,
Estans jadis par le monde égarées,
Se retrouvans si bien se rejoingnoient,
Que jamais plus elles ne s'esloingnoient.

J'ay plusieurs poincts, que je pourois induire
A ce propos, si je voulois déduire
Ce faict au long, et démonstrer comment
L'amour s'engendre en nous premièrement,
Quelle est sa fin, son essence, et nature,
D'où vient souvent qu'on ayme à l'aventure
Un incogneu, et ne sçait on pourquoy,
Fors que lon trouve en luy je ne sçay quoy,
Qui à l'aymer par force nous incite,
Comme le fer, qui suyt la calamite.
Je parlerois d'autres sortes d'amours,
Mais ce propos est de trop long discours,
Et me suffit vous avoir faict cognoistre
Que par le temps mon amour ne peut croistre.

Quant à vouloir faire preuve de moy,
Si vous vouliez pour gage de ma foy
Ma propre vie, ayant receu tel gage,
Vous auriez faict à vous mesmes dommage,
Perdant en moy un fidèle servant,
Qui ne vous peult servir, s'il n'est vivant.

Je suis content d'endurer mille peines,
Mille soupirs, mille complaintes vaines,
Mille desdaings, et refus rigoureux,
Si autrement on n'est point amoureux :
Mais s'il vous plaist imiter la clémence
De cestuy-là, dont la bonté immense
Ayant esgard à nostre infirmité
Nous donne plus que n'avons mérité,
Vous me ferez de vous mesmes la grace,
Que sans mérite envers vous je pourchasse :
Sans qu'avec peine et longue passion
J'aye vers vous moindre obligation,
Comme j'aurois, et telle jouissance
Ne seroit grace, ains plus tost récompense.

Quant à vouloir en herbe moissonner
Ce qu'en espy vous me pourriez donner
Avec le temps, si j'avois la science
De le gaingner avecques patience,
Je ne vouldrois qu'on me peust reprocher
Que les fruicts verds je voulusse arracher,
Ne que si fol, ou si hastif je feusse,
Que leur saison attendre je ne peusse :
Mais ne peult-on l'amour assaisonner,
Comme les fruicts, et par art luy donner
Maturité, sans bien souvent attendre
Si longuement, pour le trouver plus tendre,
Que par le temps, ou autre deffaveur
Il ait perdu le goust, et la saveur ?

Les fruicts d'amour sont de nature telle,
Qu'ilz plaisent plus en leur saison nouvelle,

Qu'en leur hyver, d'autant que leur verdeur
Ne se meurit jamais par la froideur,
Et n'ont le goust ny la couleur si franche,
Quand de soy-mesme ilz tumbent de la branche.

L'amour, ma Dame, en mon affection
Est arrivé à sa perfection,
Et ne pouroit ny le temps ny l'usage
Y adjouter un seul poinct d'avantage.
Donques pourquoy en sont les fruicts trop verds?
Prenez le cas, que cinq ou six hyvers
Soi'nt jà passez, et qu'avec longue peine
Ils soi'nt venus en accroissance pleine :
De les cuillir on me peult dispenser,
C'est le moyen, pour l'amour avancer.

CHANSON

Si *vous regardez, ma Dame,*
Sans plus à vostre grandeur,
Vous dédaignerez l'ardeur,
Dont vostre beauté m'enflamme :
Veu que digne je ne suis
Du grand bien que je poursuis.

Vous direz (et je confesse
Que vous direz vérité)
Que ma basse qualité

N'égale vostre hautesse,
Et que mon affection
N'est qu'une présumption :

Mais si vous jugez la force
Dont procède mon ennuy,
Et combien est fol celuy
Qui contre l'Amour s'efforce,
Vous direz mon amitié
Estre digne de pitié.

Le devoir de révérence
Se doit garder en tout lieu,
Mais tousjours ce petit Dieu
Ne faict telle différence :
Il est aveugle, et n'a point
D'esgard à ceulx-là qu'il poingt.

Que la vérité soit telle,
Je n'allégueray les Dieux,
Qui sont descendus des cieux
Pour une beauté mortelle :
Je ne veulx pour m'excuser
A ces fables m'amuser.

Du beau pasteur de Latmie
L'exemple me suffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune s'amye :
Mais je ne demande pas
Que vous descendez si bas.

Si grande n'est mon audace
D'ozer si hault aspirer,
Ne de vouloir espérer
Plus que vostre bonne grace :
Mon cueur ne voudroit penser
Rien qui vous peust offenser.

Le loyer de mon service,
Si rien je puis desservir,
C'est que seulement servir
De vostre gré je vous puisse :
Et que m'ottroyez ce bien,
Puis qu'il ne vous couste rien.

Allégant pour ma défense,
Que les royales hauteurs
Tousjours des bas serviteurs
N'ont eu l'amour pour offense :
Et qu'Amour, et majesté,
Souvent ensemble ont esté.

Si la loy d'Amour est telle
Qu'on ne doive s'abbaisser,
Vostre grandeur doit laisser
Toute chose au dessous d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne sera digne de vous.

Mais si vous suyvez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dédain,
Que d'un rustique la main

Des vœus présente à leur temple,
Comme eulx vous prendrez à gré
Mon cueur à vous consacré.

J'entens si vostre excellence
Digne de l'amour d'un Roy,
Vostre grandeur, et ma foy
Met en égale ballence,
Puis qu'en cela j'ay tant d'heur
D'égaler vostre grandeur.

Si un Prince vous honore,
Ce n'est grande nouveauté :
Il prend bien la privauté
De plus désirer encore :
Et croid que tout ce qu'il veult,
Refuser on ne lui peult.

Mais celuy, qui hors d'attente
De sa requeste obtenir,
Sans espoir de parvenir
De sa peine se contente,
On peult dire seurement
Qu'il ayme fidèlement.

Suspecte est l'Amour des princes,
Et de ces amours de court
Souvent le bruit, qui en court,
Faict la fable des provinces :
Qui ayme plus grand que soy,
Luy mesme se donne loy.

De moy vous ne devez croire,
Que de ma félicité
Par quelque légèreté
Jamais je me donne gloire :
Je sçay la punition
Du malheureux Ixion.

Je sçay la peine d'Anchise :
Et sçay, mais je ne veulx point
Discourir quant à ce poinct
De garder la foy promise :
Je ne veulx rien obtenir
Qu'on doive secret tenir.

Au fort, Dame, s'il vous semble
Qu'on ne me doive excuser,
Veuillez plus tost accuser
Et vous, et l'Amour ensemble :
Et Dieu qui de vous a fait
Un chef d'œuvre trop parfaict.

Cela vous doit estre preuve
De vostre perfection,
Puis que toute affection
De vous esclave se treuve :
Ne vous faictes estimer,
Ou bien vous laissez aymer.

Si mon cœur a faict offense
De s'estre à vous attaché,
Amour a faict le péché,
Et j'en fais la pénitence :

Un péché, selon les loix,
Ne se doit punir deux fois.

Vous me pouvez bien, ma Dame,
Commander de ne vous voir,
Mais non de ne vous avoir
Tousjours engravée en l'ame:
Puis qu'Amour avec son traict
Luy-mesme en feit le protraict.

Il fault donc qu'il y demeure :
Aussi ay-je ferme foy
De l'emporter avec moy,
Quand il fauldra que je meure:
Me vantant le plus heureux
De tous loyaulx Amoureux.

BAYSER

Sus *ma petite Columbelle,*
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit:
Qu'autant de baysers on me donne,
Que le poëte de Véronne
A sa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoy te fay-je demande
De si peu de baysers, friande,
Si Catulle en demande peu?
Peu vrayment Catulle en désire,
Et peu se peuvent-ilz bien dire,
Puis que compter il les a peu.

De mille fleurs la belle Flore
Les verdes rives ne colore,
Cérès de mille espicz nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins, et mille
Bacchus n'emplist pas ses tonneaux.

Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'espicz et de raisins meurissent,
Autant de baysers donne moy :
Autant je t'en rendray sur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baysers envers toy.

Mais sçais-tu quelz baysers, mignonne?
Je ne veulx pas qu'on les me donne
A la Françoise, et ne les veulx
Tels que la Vierge chasseresse
Venant de la chasse les laisse
Prendre à son frère aux blonds cheveux :

Je les veulx à l'Italienne,
Et telz que l'Acidalienne

Les donne à Mars son amoureux :
Lors sera contente ma vie,
Et n'auray sur les Dieux envie,
Ny sur leur nectar savoureux.

AUTRE BAYSER

QUAND *ton col de couleur de rose*
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languist doulcement
D'une paupière à demy close,

Mon ame se fond du désir,
Dont elle est ardentement pleine,
Et ne peult souffrir à grand' peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis,
Que la fleur recuillir je puis
De ton haleine Ambrosienne :

Quand le souspir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui se jouent,
Moitement folastrent et nouent,
Évente mes doulces ardeurs,

Il me semble estre assis à table
Avec les Dieux, tant suis heureux,

Et boire à longs traicts savoureux
Leur doulx breuvage délectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre on me laisse,
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,
Qu'encores le plus grand soit mien?

As-tu peur que la jouissance
D'un si grand heur me face Dieu,
Et que sans toy je vole au lieu
D'éternelle resjouissance?

Belle, n'aye peur de cela,
Par tout où sera ta demeure,
Mon ciel jusqu'à tant que je meure,
Et mon paradis sera là.



COMPLAINTE DES SATYRES

AUX NYMPHES

(Du Bembe.)

DICTES, *Nymphes, pourquoy tousjours*
Vous allez fuyant noz amours:
Ont les Satyres quelque enseigne,
Qui mérite qu'on les dédaigne?

Si nous avons le front cornu,
Bacchus aux cornes est cogneu:
Et la pucelle Candienne
Ne dédaigne point d'estre sienne.

Si nostre teinct est rougissant,
Phœbus ne l'a pas blanchissant:
Et Clymène qui le feit père,
Par luy n'a honte d'estre mère.

Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule void-on:
Et toutefois Deïanire
De luy sa bouche ne retire.

Si nostre estomac est velu,
Mars, comme nous, l'avoit pelu:
Pourtant n'en faisoit point de plaincte
Ilie, qui en feut enceincte.

Si noz pieds vous semblent honteux,
Est-il rien plus laid, qu'un boyteux?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Un boyteux sa femme t'appelle.

Bref, si nature nous a faicts
En quelques choses imparfaicts,
Si sont telz vices excusables,
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.

Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes femmes encor)
Nous dédaignez, et n'estes chiches
A ceulx-là, qui sont les plus riches.



SUR UN CHAPPELET DE ROSES

(Du mesme Bembe.)

Tu m'as faict un chappeau de roses,
Qui semblent tes deux lèvres closes,
Et de lis freschement cuillis,
Qui semblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'un fil d'or ensemble,
Qui à tes blonds cheveux resemble.

Mais si jeune tu entendois
L'ouvrage, qu'ont tyssu tes doigts,
Tu serois, peult estre, plus sage
A prévoir ton futur dommage.

Ces roses plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront :
La fleur des ans, qui peu séjourne,
S'en fuit, et jamais ne retourne :
Et le fil te monstre combien
La vie est un fragile bien.

Pourquoy donc m'es-tu si rebelle?
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle?
Si tu n'as point pitié de moy,
Ayes au moins pitié de toy.

ÉPITAPHE D'UN PETIT CHIEN

Dessous *ceste motte verte*
De lis et roses couverte
Gist le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Frisoit d'une toyson blanche
Le doz, le ventre, et la hanche.

Son nez camard, ses gros yeux
Qui n'estoient point chassieux,
Sa longue oreille velue
D'une soye crespelue,
Sa queue au petit floquet
Semblant un petit bouquet,
Sa gembe gresle, et sa patte
Plus mignarde qu'une chatte
Avec ses petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'ivoyre,
Et la barbelette noyre
De son musequin friand :
Bref tout son maintien riand
Des pieds jusques à la teste,
Digne d'une telle beste,
Méritoient qu'un chien si beau
Eust un plus riche tumbeau.

Son exercice ordinaire
Estoit de japper et braire,
Courir en hault et en bas,
Et faire cent mille esbas,
Tous estranges et farouches,
Et n'avoit guerre qu'aux mousches:
Qui luy faisoient maint tourment,
Mais Peloton dextrement
Leur rendoit bien la pareille:
Car se couchant sur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'une le poingnoit:
Lors d'une habile soupplesse
Happant la mouche traitresse,
La serroit bien fort dedans,
Faisant accorder ses dents
Au tintin de sa sonnette
Comme un clavier d'espinette.

Peloton ne caressoit
Sinon ceulx qu'il cognoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre:
Qu'il alloit tousjours suyvant,
Quelquefois marchoit devant,
Faisant ne sçay quelle feste
D'un gay branlement de teste.

Peloton tousjours veilloit
Quand son maistre sommeilloit,
Et ne souilloit point sa couche
Du ventre ny de la bouche,

Car sans cesse il gratignoit
Quand ce désir le poingnoit:
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste.

Le plus grand mal, ce dict-on,
Que feist nostre Peloton,
(Si mal appellé doit estre)
C'estoit d'esveiller son maistre,
Jappant quelquefois la nuict,
Quand il sentoit quelque bruit,
Ou bien le voyant escrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, et trépigner,
Follastrer, et gratigner,
Et faire tumber sa plume,
Comme il avoit de coustume,
Mais quoy? nature ne faict
En ce monde rien parfaict,
Et n'y a chose si belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.

Peloton ne mangeoit pas
De la chair à son repas:
Ses viandes plus prisées
C'estoient miettes brisées,
Que celuy, qui le paissoit,
De ses doigts amollissoit:
Aussi sa bouche estoit pleine
Tousjours d'une doulce haleine.

Mon-dieu quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste folette !
Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou coifé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet !

Ou sur les pieds de derrière,
Portant la pique guerrière
Marchoit d'un front asseuré,
Avec un pas mesuré !
Ou couché dessus l'eschine,
Avec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort !
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un peloton, qui roule !

Bref, le petit Peloton
Sembloit un petit mouton :
Et ne feut onc créature
De si benigne nature.

Las, mais ce doulx passetemps
Ne nous dura pas long temps :
Car la mort ayant envie
Sur l'ayse de nostre vie,

Envoya devers Pluton
Nostre petit Peloton,
Qui maintenant se pourmeine
Parmy ceste umbreuse plaine,
Dont nul ne revient vers nous.
Que mauldictes soyez-vous
Filandières de la vie,
D'avoir ainsi par envie
Envoyé devers Pluton
Nostre petit Peloton :
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe,
Tempérant le Chien cruel
D'un primtemps perpétuel.

ÉPITAPHE D'UN CHAT

MAINTENANT *le vivre me fasche :*
Et à fin, Magny, que tu sçaiche',
Pourquoy je suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bource :
Et pourquoy est-ce donques ? pource
Que j'ay perdu depuis trois jours
Mon bien, mon plaisir, mes amours :
Et quoy ? ô souvenance grève !
A peu que le cœur ne me crève
Quand j'en parle, ou quand j'en escris :
C'est Belaud mon petit chat gris,

Belaud, qui fut paraventure
Le plus bel œuvre que nature
Feit onc en matière de chats :
C'estoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.

Donques Belaud premièrement
Ne fut pas gris entièrement,
Ny tel qu'en France on les void naistre,
Mais tel qu'à Rome on les void estre,
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras et poly comme satin,
Couché par ondes sur l'eschine,
Et blanc dessous comme une ermine :

Petit museau, petites dens,
Yeux qui n'estoient point trop ardens,
Mais desquelz la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on void en cest arc pluvieux,
Qui se courbe au travers des cieux.

La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ébénin
Un petit mufle lyonnin,
Autour duquel estoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet.

Gembe gresle, petite patte
Plus qu'une moufle délicate,
Si non alors qu'il desguaynoit
Cela, dont il égratignoit :
La gorge douillette et mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement :
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retroussé dessous sa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray Sourian, s'il en fut onq'.

Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui des piedz jusques à la teste,
De telle beauté fut pourveu,
Que son pareil on n'a point veu.
O quel malheur ! ô quelle perte,
Qui ne peult estre recouverte !
O quel deuil mon ame en reçoit !
Vray'ment la mort, bien quelle soit
Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eust pris la peine
Un tel chat, son cueur endurcy
En eust eu, ce croy-je, mercy :
Et maintenant ma triste vie
Ne hayroit de vivre l'envie.

Mais la cruelle n'avoit pas
Gousté les follastres esbas

De mon Belaud, ny la soupplesse
De sa gaillarde gentillesse :
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou voltigeast
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il prinst un rat, et or' et ores
Le relaschant pour quelque temps
S'en donnast mille passetemps.

Soit que d'une façon gaillarde,
Avec sa patte fretillarde,
Il se frottast le musequin,
Ou soit que ce petit coquin
Privé sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il ravist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger,
Soit qu'il feist en diverses guises
Mille autres telles mignardises.

Mon-dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud vire-voltoit
Follastre autour d'une pelote !
Quel plaisir, quand sa teste sotte
Suyvant sa queue en mille tours,
D'un rouet imitoit le cours !
Ou quand assis sur le derrière
Il s'en faisoit une jartière,
Et monstrant l'estomac velu
De panne blanche crespelu,

Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne!
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa cholère
Tout soudain qu'on lui faisoit chère.

Voylà, Magny, les passetemps,
Où Belaud employoit son temps.
N'est-il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus addroit, ny mieulx appris,
A combattre rats et souris.

Belaud sçavoit mille manières
De les surprendre en leurs tesnières,
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis, pour se sauver:
Car onques rat, tant fust il viste,
Ne se vit sauver à la fuyte
Devant Belaud. Au demeurant
Belaud n'estoit pas ignorant:
Il sçavoit bien, tant fut traictable,
Prendre la chair dessus la table,
J'entens, quand on luy présentoit,
Car autrement il vous grattoit,
Et avec la patte friande
De loing muguetoit la viande.

Belaud n'estoit point mal-plaisant,
Belaud n'estoit point mal-faisant,

Et ne feit onq' plus grand dommage
Que de manger un vieux frommage,
Une linotte, et un pinson,
Qui le faschoient de leur chanson.
Mais quoy, Magny? nous mesmes hommes
Parfaicts de tous poincts nous ne sommes.

Belaud n'estoit point de ces chats,
Qui nuict et jour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse:
Il ne faisoit si grand' despense,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.

Aussi n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure,
Comme un tas de chats, qui ne font
Que gaster tout par où ilz vont:
Car Belaud, la gentile beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contrainct possible il eust esté,
Avoit bien ceste honnesteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il estoit contrainct de rendre.
Belaud me servoit de jouet,
Belaud ne filoit au rouet,
Grommelant une letanie
De longue et fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin myaudement.

Belaud (que j'aye souvenance)
Ne me feit onq' plus grand' offense
Que de me réveiller la nuict,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongoient ma paillasse :
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que jamais un n'en eschappoit.

Mais, las, depuis que ceste fière
Tua de sa dextre meurtrière
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté je ne dors :
Et or', ô douleurs nompareilles !
Les rats me mangent les oreilles :
Mesmes tous les vers que j'escris,
Sont rongez de rats et souris.

Vray'ment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains misérables,
Tousjours leur annonçant leurs maulx,
Soit par la mort des animaulx,
Ou soit par quelque autre présage,
Des cieux le plus certain message.

Le jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, j'en ay bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menassoit mon chef de là hault,
Et c'estoit la mort de Belaud :

Car quelle plus grande tempeste
Me pouvoit fouldroyer la teste?

Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon
A la chambre, au lict, à la table,
Belaud estoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuict n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaudemens horribles :
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard :
Et en Belaud, quelle disgrace!
De Belaud s'est perdu la race.

Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon,
De pouvoir en quelque beau style
Blasonner ta grace gentile,
D'un vers aussi mignard que toy :
Belaud, je te promets ma foy,
Que tu vivrois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

ÉPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET

Cy *gist Bonnet, qui tout sçavoit,*
Bonnet, qui la prattique avoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'aventure,
Car il eut si subtil esprit,
Qu'onq' il n'en leut un seul escript.

Bonnet ne leut onq' en sa vie
Un seul mot de philosophie,
Et si en sçavoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ny Platon.

Bonnet fut un Docteur sans tiltre,
Sans loy, paragraphe, et chapitre.
Bonnet avoit leu tous autheurs,
Fors poëtes et orateurs :
D'histoires, et mathématiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en mocquoit : au demeurant
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit une occulte Caballe,
Qui n'avoit rien de défendu,
Car on n'y eust rien entendu.

Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie :

Bonnet le futur prédisoit,
Et de tout présages faisoit
Sur mutations de provinces,
Sur guerres, et sur morts de princes:
Mais il n'eut onques le sçavoir
De pouvoir la sienne prévoir.

Bonnet sceut la langue Hébraïque
Aussi bien que la Caldaïque,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet avoit mis en usage
Un barragouin de langage
Entremeslé d'Italien,
De François, et Savoysien.

Bonnet fut de l'Académie
De ceux qui souflent l'Alchumie,
Et avoit souflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet sçavoit donner au verre
La couleur d'une belle pierre:
Bonnet sçavoit un grand thrésor,
Bonnet sçavoit un fleuve d'or,
Et avoit trouvé des minières
De métaulx de toutes manières.

Bonnet avoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, et parloit sans cesse
De ses biens, et de sa richesse.

Bonnet estoit de tous mestiers,
Bonnet fréquentoit les monstiers,
Et tousjours barbottoit des lèvres :
Bonnet sçavoit guérir des fiebvres
Par billets au col attachez :
Bonnet détestoit les péchez,
Mais en procès, et playdoirie,
C'estoit une droitte Furie.
Bonnet fut cholère et mutin,
Bonnet resembloit un Lutin,
Qui va, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuict parmy la place.

Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en visage,
Avecques un œil de furet,
Et sec comme un haran soret :
Bonnet eut la teste pointue,
Et le col comme une tortue.

Bonnet s'accoustroit tous les jours
De deux soutanes de velours,
Et ne changeoit point de vesture
Pour le chault, ny pour la froidure.
Bonnet estoit tousjours crotté
En hyver, et poudreux l'esté :
Et tousjours traynoit par la rue
Quelque semelle décousue.

Bonnet, soit qu'il plust ou feist beau,
Portoit tousjours un vieux chappeau,
Et ne porta, tant fust grand' feste,
Qu'après sa mort bonnet en teste.
Bref, ce Bonnet fut un Bonnet,
Qui jamais ne porta bonnet.

Bonnet alloit sur une mule
Aussi vieille, que Pape Jule,
Accompagné d'un gros vallet
Tousjours crotté jusq'au collet,
Avec la bride et couverture
Digne d'une telle monture.

Bonnet pour la chambre vestoit
Une chamarre, qui estoit
De peau de loup. Quant à sa table
Il usoit pour mets délectable
D'oignons tous cruds, et de porreaux,
Et tousjours il sentoit les aulx :
Les aulx estoient le musq' et l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.

Bonnet beuvoit grec et latin,
Bonnet s'enyvroit au matin
Pour tout le jour, et après boyre
Bonnet s'en vouloit faire croyre.

Bonnet en tout se cognoissoit,
Bonnet de tous maulx guérissoit,

Et si n'usoit que d'eau de vie :
Mais la mort, qui en eut envie,
Tellement ses forces ravit,
Que son eau rien ne luy servit.

Bonnet faisoit mille trafiques,
Bonnet sçavoit mille prattiques
En procès : et les plus famez
De ces courtisans affamez,
En matière de bénéfices
Près de luy n'estoient que novices.

Pour bien emboucher un tesmoing,
Et pour bien s'ayder au besoing
D'une vieille lettre authentique,
Pour trouver quelque tiltre antique,
Pour rendre un procès éternel,
Pour faire un civil criminel,
Et pour donner une traverse
Au droit de sa partie adverse,
Pour estonner de son caquet
Un juge, une court, un parquet,
Pour faire une importune instance,
Pour appeller d'une sentence,
Pour cognoistre cela qui poingt,
Et pour soudain prendre le poinct
De quelque matière profonde,
Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.

Vray est, qu'on luy feit maint excès,
Mais il gaigna tous ses procès :

9.

Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
Ou fust à droit, ou fust à tort,
Procès, si-non contre la mort :
Dont encores il se lamente
(Ce croy-je) devant Rhadamante :
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peult Rhadamante plier.

A BERTRAN BERGIER

Poëte dithyrambique.

Pour *avoir songé en Parnase,*
Et humé de l'eau de Pégase,
Ascrée en un moment fut faict
De bouvier, poëte parfaict :

Montrant que la seule nature
Sans art, sans travail, et sans cure
Fait naistre le poëte, avant
Qu'il ayt songé d'estre sçavant.

Bergier, qui as l'expérience
De ceste gaillarde science,
Ce qu'Ascrée a chanté de soy,
Tu le peulx bien chanter de toy.

Et plus : car sans l'eau crystaline
De la fonteine Cabaline,
Et sans le mont deux fois cornu
Tu es poëte devenu.

Ton ame estant éguillonnée
D'une fureur Apollinée,
Te feit, et ne sçait-on comment,
Naistre poëte en un moment.

Ta bouche, des Dieux interprète,
Sans mascher le laurier prophète,
Nous découvre les haults secrets
De leurs mystères plus sacrez.

Tu ne prins onques fantasie
De lire aucune poësie,
Soit de ce temps, soit de jadis,
Et si fais des vers plus que dix.

Tu ne sçais que c'est de mesures,
D'apostrophes, ny de césures,
Ny de ces préceptes divers
Qui monstrent à faire des vers.

Aussi les vers du temps d'Orphée,
D'Homère, Hésiode, et Musée,
Ne venoient d'art, mais seulement
D'un franc naturel mouvement.

Les Bergiers, avec leurs musettes,
Gardans leurs brebis camusettes,
Premiers inventèrent les sons
De ces poëtiques chansons.

Depuis geinant tel exercice
Soubs un misérable artifice,
Ce qu'avoient de bon les premiers,
Fut corrompu par les derniers.

De là vindrent ces Énéïdes,
Et ces fascheuses Thébaïdes,
Où n'y a vers sur qui ses doigts
On n'ayt rongé plus de cent fois.

Mais toy Bergier de franc courage,
Qui tiens encor du premier aage,
D'un tel mords tu n'as point bridé
Ton esprit librement guidé :

Ains comme on void dans la carrière
Lors qu'on débouche la barrière,
Le cheval au cours s'élancer,
Pour ses compaignons devancer,

Ta Muse de fureur guidée,
Volant à course débridée,
A laissé loing derrière soy
Ceulx qui sont partis devant toy.

D'un cours plus léger que la foudre
Tu leur as mis aux yeux la poudre,
Nous monstrant d'un trac non batu,
Le vray sentier de la vertu.

Premier tu feis des dithyrambes,
Lesquelz n'avoyent ny pieds, ny jambes,
Ains comme balles, d'un grand sault
Bondissoient en bas, et en hault.

Tu dis maintes gayes sornettes,
Sur le bruit que font les sonnettes,
Accordant au vol des oyseaux,
Les horloges, et leurs appeaux.

Après en rimes héroïques
Tu feis de gros vers bedonniques,
Puis en d'autres vers plus petits
Tu feis des hachi-gigotis.

Ainsi nous oyons dans Virgile,
Galoper le coursier agile,
Et les vers d'Homère exprimer,
Le flo-flotement de la mer.

Que diray-je des autres graces,
Que les Dieux comme à pleines tasses
Ont versé dessus toy, à fin
D'en faire un chef d'œuvre divin?

Tu as au chef tant de cervelle,
Qu'une autre Minerve nouvelle
Pourroit naistre de ton cerveau,
Comme d'un Jupiter nouveau.

Mais ceste barbe vénérable,
Mais ce grave port honorable,
Qui d'auguste a je ne sçay quoy,
Ne sont-ilz pas dignes d'un Roy?

Si les Roys avoient cognoissance
De toy, et de ta suffisance,
Sans toy ils ne prendroient repas,
Et sans toy ne feroient un pas.

Car quand il te plaist de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serénant de ton front joyeux
Tout soing et chagrin ennuieux.

ÉPITAPHE D'UN FLAMBEAU

Passant, *ce malheureux tumbeau*
Couve les cendres d'un Flambeau
N'aguères pire que la flamme
Que songea la Troienne Dame,
Qui en effroyables abbois
Finit sa misérable voix.
Pire que la torche ennemie,
Qui dessus la ville endormie,
Au milieu du cueur Orgien,
Trahissoit le mur Phrygien.
Pire que la lampe homicide
De celuy, qui dedans Élide,
Gallopant sur un pont d'airain,
Contrefaisoit le Souverain.

Flambeau dont la flamme animée
Avoit toute France allumée,
Flambeau, ce croy-je, qui eust or'
Embrazé tout le monde encor',
Si le ciel d'un soudain orage
N'eust esteinct l'ardeur de sa rage,
L'abysmant au centre odieux,
Avec les ennemis des Dieux:
Où ceste malheureuse torche,
Des fureurs la plus fine emorche,
Sert encor' de flambeau qui luit
Ès mains des filles de la Nuict.

Flambeau plus noir, que ceux qu'on porte
Autour d'une charrongne morte:
Flambeau sorcier, flambeau fatal,
Pire que le tison natal
De Méléagre, et pire encores
Que le feu violeur, qui ores
Sacrilègement furieux
Saccage les temples des Dieux,
Or' attize au foyer des villes
Le brazier des guerres civiles.

Flambeau pire que tous ceux-là,
Dont le Picard voit çà et là
Darder les flammes enragées
Sur les bourgades saccagées.
Flambeau puant, flambeau fumeux,
Flambeau pétillant, et gommeux,

Flambeau oingt de poix, et de soulphre
Emprunté du stygieux goulphre.

Flambeau secret, flambeau mutin,
Flambeau plus ardent au butin,
Qu'une fière et cruelle armée
Au sac d'une ville enflammée.

Flambeau du soulphre plus amy,
Que le feu forcenant parmy
La poictrine Sicilienne,
Ou la poussière Thracienne:
Ny que le traict Olympien,
Dont le marteau Cyclopien
Arme la punissante dextre
A lancer les fouldres addextre;
Ny que le boulet furieux,
Dont l'Aleman industrieux
Par son canon espovantable
Rendit le tonnerre imitable:
Flambeau pire que le brandon
De la mère de Cupidon,
Flambeau, peur des chastes familles,
Flambeau, peste des jeunes filles,
Plus furieux que cestuy-là,
Qui la Sœur de Caune brula,
Ny que l'ardeur impétueuse,
Qui rendit Myrrhe incestueuse,
Ny que le feu démesuré,
Qui d'un désir dénaturé

Conceut en la Royne de Crète
Du taureau l'amour indiscrète.

Ce Flambeau, quand plus il ventoit,
D'autant plus sa force augmentoit,
Voyre fut de telle nature,
Qu'en l'onde il eust pris nourriture,
Tellement il estoit armé
D'un feu fatalement charmé.

Sa fureur pour un temps cachée
Sembloit quelque peu relaschée,
Mais depuis, que d'un nouveau feu
A dextre esclairer on a veu
Jupiter dardant ses tempestes
Sur tant de misérables testes,
Ce Flambeau demy languissant
S'estoit faict plus fort et puissant :
Flambeau, dont les mortes flammesches
Maintenant allument les mesches,
Qui esclairent au noir séjour,
Où jamais n'esclaire le jour.

Va donques, Flambeau de Furie,
Va exercer ta seigneurie,
Au plus creux du goulphre béant
Sur quelque fouldroyé géant,
Puis que jadis d'un tel collége
Tu fus le Flambeau sacrilége.

Flambeau des enfers envoyé,
Flambeau par les cieulx fouldroyé,
Ores ta flamme est inutile :
Mais quiconques fut le Périle,
Qui t'alluma dedans Paris,
Il eut faulte d'un Phalaris.



CONTRE UNE VIEILLE

VIEILLE *plus vieille que le monde,*
Vieille plus que l'ordure immunde,
Vieille plus que la Fièvre blesme,
Et plus morte que la Mort mesme,
Plus que la Fureur furieuse,
Et plus que l'Envie envieuse.

Tu es une attise-querelle,
Tu es sorcière, et macquerelle,
Tu es hypocrite, et bigotte,
Et tousjours ta bouche marmotte
Je ne sçay quoy : tu es au reste
Plus dangereuse que la peste.

Pour blesser une renommée
Avec ta langue envenimée,
Pour diffamer tout un lignage,
Pour troubler tout un voysinage,
Un royaume, une seigneurie,
Il ne fault point d'autre Furie.

Et toutefois, vieille Gorgone,
Toutefois, vieille Tysiphone,
Tu oses bien porter envie
Aux doulx passetemps de ma vie,
Et n'as honte, vieille prestresse,
De t'accoster de ma maistresse.

Tousjours, vieille, tu la conseilles,
Tousjours tu luy soufle' aux oreilles
Quelque charme, pour en son ame
Esteindre l'amoureuse flamme,
Et pour empescher que la belle
Ne m'ayme, comme je fais elle.

Tu luy proposes l'infamie
D'une faulse langue ennemie,
La honte de son parentage,
La perte de son mariage,
Et mil' autres maulx, qui arrivent
A celles qui l'amour ensuyvent.

Puis usant d'une autre finesse,
Tu viens à blasmer la jeunesse,
Et luy dis de nous autres hommes,
Que pour la plus grand' part nous sommes
En amours de léger courage,
Mais les plus jeunes d'avantage.

Lors tu mets en jeu quelque Moyne,
Ou quelque monsieur le Chanoyne,
Qui a force ducats en bourse,
Où il y a plus de ressource
Qu'en ces prodigues de gambades,
Qui ne donnent que des aubades.

Ainsi avecques mille ruses
La simplicité tu abuses

De ces pauvres filles craintives :
Mais celles qui sont plus rétives
A tes dévotes remonstrances,
Plus horriblement tu les tences.

Tu les menaces d'une mère,
D'un frère, d'un oncle, d'un père,
Si les pauvrettes n'abandonnent
Ces amoureux, qui rien ne donnent,
Et puis s'en vantent par la ville,
S'ilz trouvent quelque mal'-habile.

Tu leur dis, qu'elles sont charmées,
Et qu'elles ne sont point aymées,
Semans dedans leur fantasie,
Une graine de jalousie,
Qui empoisonne les pensées
De ces chétives insensées.

Tu dis, que tu sçais la manière
De rendre une ame prisonnière,
Ou de la rendre desliée,
S'il luy fasche d'estre oubliée,
Et que pour monstrer ta science
Tu en feras l'expérience.

Et vrayment, vieille enchanteresse,
J'apperçoy bien que ma maistresse
Ne me faict plus si bonne chère
Qu'elle souloit, et que légère

Elle retire sa pensée
De qui ne l'a point offensée.

Mais je ne m'en donne merveille,
Veu que tu es la nompareille
En toutes manières de charmes,
Et que souvent de telles armes
Tu as gasté mainte famille,
Et séduit mainte pauvre fille.

Tu peulx destourner en arrière
Du ciel la course coustumière,
Tu peulx ensanglanter la Lune
Tu peulx tirer soubs la nuict brune
Les umbres de leur sépulture,
Et faire force à la nature.

Tu peulx faire, si bon te semble,
Que soubs tes pieds la terre tremble,
Que les fleuves contre leur source
Tournent la bride de leur course,
Et que les arbres des montagnes
Descendent au bas des campagnes.

Ores tu marches solitère
Parmy l'horreur d'un cimitère,
Or' autour d'une croix celée
Tu guides toute eschevelée
Le bal que la Sorcière meine
Le dernier jour de la semaine.

Par toy les vignes sont gelées,
Par toy les plaines sont greslées,
Par toy les arbres se démentent,
Par toy les laboureurs lamentent
Leurs bledz perdus, et par toy pleurent
Les bergers leurs troppeaux qui meurent.

Tu peulx faire tout ce dommage,
Et peulx encores d'avantage :
Mais pour esteindre dans une ame
L'ardeur d'une amoureuse flame,
Tu n'as recepte plus certaine,
Que ton regard, et ton haleine.



ÉLÉGIE AMOUREUSE

Si *vostre esprit, qui de son origine*
Tesmoigne assez la nature divine
Par les discours que faict divinement
Vostre céleste et parfaict jugement,
Ne cognoissoit combien sont noz pensées
De passions diverses offensées,
Et par sur tout de ceste affection
Qui vient d'aymer une perfection,
Je m'estendrois par plus longue escriture
Sur le pouvoir, sur la cause et nature,
Sur les effects, et la diverse fin
De cest amour tant humain, que divin.

Mais cognoissant combien sont telles choses
Divinement en vostre esprit encloses,
Je laisseray cest argument choisir
Aux plus sçavans, et aux plus de loisir :
Me contentant seulement de vous dire
Ce que je puis de mon amour escrire
Naïvement, sans art et fiction,
Comme sans art est mon affection.

Cognoissant donc combien est indomtable
De cest amour la force inévitable,
Mesmes trouvant un si digne subject
Comme celuy, qui m'a servy d'object,

Vous jugerez mon amour estre telle,
Veu que l'amour vient de la chose belle.

Si ce n'estoit que je crains d'offenser
En vous louant, le modeste penser
Qui ne vous laisse ouïr vostre mérite,
Et vous faict plus que vous mesmes petite,
Je ne dirois vostre race et grandeur,
Puis que le ciel vous a donné tant d'heur
Plus que cela, mais bien la bonne grace
Qu'on void reluire en vostre belle face,
Vostre doulceur, vostre humble privauté,
Et vostre esprit plus beau que la beauté :
Perfections d'un chacun estimées,
Mais plus de moy que de tout autre aymées,
Par un instinct naturel, qui me faict
Cognoistre en vous de vous le plus parfaict.

Et s'il vous semble en cela que je face
Aucune erreur, je vous supply de grace
Considérer, que seul je ne suis pas
Que telle erreur a pris en ses appas :
S'il fault qu'erreur une chose on appelle
Qui de soy mesme est toute bonne et belle,
Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,
Et sans laquelle icy ne se feroit
Rien de vertu, ne digne de mémoire.
Et que doit-on plus priser que la gloire?

Je ne prétens pour cela toutefois
(Bien que d'amour les équitables loix

Veuillent qu'amour par amour on compense,
Vous obliger vers moy de récompense.
Ce que de vous je désire et prétens,
Pour l'amitié, pour la longueur du temps
Que j'ay tasché de vous faire service,
C'est seulement, Madame, que je puisse
(Si autre bien je ne puis desservir)
De vostre gré vous aymer et servir.

Vous pouvez bien, Madame, et ma Déesse,
Vous pouvez bien commander que je cesse
De vous hanter, de vous parler, et voir,
Mais vous n'avez, et je n'ay le pouvoir
De commander à mes désirs, en sorte
Que mon amour ne soit tousjours plus forte.

Si vous pouvez voz graces vous oster,
De vous aymer vous pouvez m'exempter :
Mais si du ciel le vouloir immuable
Pour voz vertus vous a faict tant aymable,
Qu'elle raison av'ous, quant à ce point,
De commander qu'on ne vous ayme point?

Permettez donc, je vous supply, Madame,
Permettez moy que vostre je me clame,
Que je vous ayme, et porte dans mon cœur :
Ou s'il vous plaist, pour m'user de rigueur,
Me commander que tel je ne demeure,
Commandez moy ensemble que je meure.



LA COURTISANNE REPENTIE

Du Latin de P. Gillebert.

RETIREZ *vous, amoureuses pensées*
Des faulx plaisirs de Vénus offensées,
Et toy qui es le père du soucy,
Cruel Enfant, retire toy aussi.

Retirez vous, ourdisseurs de finesse,
Propos flatteurs, qui gastez la jeunesse,
Larmes, souspirs, nostre plus grand sçavoir,
Subtilz appas pour les fols décevoir:
Retirez vous, petites mignardises,
Et vous, du lict folastres gaillardises,
Et tout cela, que par art féminin
Amour détrempe au miel de son venin.

Adieu, adieu, vous qui m'avez aymée,
Et qui m'avez surmonté désarmée:
Adieu, troppeau affronteur bien instruict,
Troppeau Romain, qui la grand' louve suit.
D'un long adieu, adieu donc, mes complices,
Qui vieillissez au bourbier de voz vices,
Qui maintenant sur la fleur de voz ans
De toutes pars ceinctes de courtisans,

Vous assemblez par leur sotte largesse
Injustement une faulse richesse,
Ou qui gaingnez, ô misérable gaing !
A tous venans nuict et jour vostre pain.

Je ne veulx plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la soulde en l'amoureuse guerre :
Je ne veulx plus ces finesses brasser,
Je ne veulx plus les amans enlacer
Par tels appas de promesses frivoles,
Ny pour l'argent donner belles parolles.

Par la cité, portant dessus le front
Le feinct martel, je n'iray comme vont,
Quand la fureur les a faict plus malades,
Du dieu Bacchus les vineuses Menades.
Je laisse là tous ces sifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cognus :
Je ne veulx plus me pourmener en coche,
Marque jadis des Dames sans reproche,
Signe aujourdhuy des vices éfrontez,
Qui ont rendu noz honneurs éhontez.

Rome, qui as veu de tes sept montaignes
Tout l'univers ployé soubs tes enseignes,
Tu ne voy plus, pour ton plus grand bonheur,
Qu'un grand troppeau de filles sans honneur.
T'a point laissé Ilie la Vestale
De tant de maulx la semence fatale?
Ou si tu tiens ces désirs vicieux
De celle-là, qui mise entre les Dieux

Pour célébrer ses festes impudiques,
Faict despouiller celles qui sont publiques?

Tiendrois tu point, ô Romaine cité,
De ton autheur ton impudicité?
Qui enleva par publiques rapines
Impuniment les craintives Sabines.
Mars te donna un esprit belliqueur,
Tu tiens d'Ilie à ceste heure le cueur :
Les anciens ont adoré le père,
Et maintenant nous adorons la mère.
Voylà le poinct de toute ma douleur,
Voylà l'object de mon premier malheur,
La liberté trop librement permise,
Qu'impudemment tes vices ont acquise.

Adieu donc, fards, dont mon visage est peingt,
Boetes, où sont les couleurs de mon teinct,
Eaux, et empoix, dont la face on déguise,
Croye, et Céruse, et Biaque de Venise.
Je prens de vous congé pour tout jamais,
Je ne veulx plus me peindre désormais,
Ains dès icy abandonne l'usage
Du fard menteur, qui gaste le visage :
De la beauté je me veulx contenter,
Que m'a voulu nature présenter,
Et ne veulx plus, pour me faire plus belle,
Changer par art ma forme naturelle.

Plus de pincette, et miroir je ne veulx :
Adieu le soing de friser les cheveux,

Eaux, et unguents par lesquels on efface
Taches, rougeurs, et rousseurs de la face.
Ce qui déride, et plus estroittement
Serre la peau dessoubs le vestement :
Ce qui les dents convertist en ivoyre,
Et des sourcils la voulte rend plus noire :
Ce qui les doigts crasseux, et mal polis,
Change en couleur de roses, et de lis.

Adieu vous dy, ô vous herbes encore,
Par qui le chef de jaune se colore :
Drogues adieu, et adieu tout cela
Par qui revint mon poil, qui s'en alla :
Adieu encor' la caulte médicine,
Qui m'a gardé de réclamer Lucine.

Adieu par qui s'échaufe la froideur,
Adieu par qui se corrige l'odeur,
Eaux de senteurs, musq', et civette, et ambre,
Parfums du lict, et parfums de la chambre :
Le luth, le bal, et tout ce qui plaist mieux
Soit du Pétrarque, ou soit du Furieux.
Adieu, lyens, enchantemens, et charmes,
Qui de nostre art sont les dernières armes.

Adieu fenestre, et porte où trop souvent
J'ay amusé l'amoureux poursuyvant,
Porte cent fois, d'une main courroucée,
Des fols amans en cholère poussée.
Adieu sifflets, et petis bruits légers,
Signes, qui sont mutuels messagers,

Et tous les arts, dont la vieille rusée
Sçait appaster la jeunesse abusée.

O bon Advis, si tu es quelque Dieu,
Je prens franchise en ton plus sacré lieu,
Te présentant la despouille du vice,
Comme nonnain vouée à ton service.
J'apporte icy la cendre des plaisirs,
Qui ont bruslé mes plus jeunes désirs,
Et le mespris de tout cela qu'ameine
Le faulx appas de ceste vie humaine :
Affranchis donc mes esprits retenus
Trop longuement soubs les loix de Vénus.

Et quant à vous, ô robbes Tyriennes,
Robbes de soye, et perles Indiennes,
Petis anneaux par l'oreille passez,
Riches carcans à mon col enlacez,
Pompeux habits, dont la molle richesse
Fut le loyer de ma folle jeunesse,
Ou soyez-vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde ensevelis :
Rien n'en demeure, et ne soit, moy bruslée,
Flammesche aucune à mes cendres meslée.



LA CONTRE-REPENTIE

Du mesme Gillebert.

Si mon esprit, qui peult sortir dehors
De ce qui n'est que prison de son corps,
Suyvant tousjours sa trace coustumière
Recherche encor' la liberté première,
Si le séjour d'un travail ocieux,
Nourrissement des désirs vicieux,
Réveille en moy la flamme accoustumée,
Plus que devant en mon cueur allumée,
Pourquoy, hélas, d'un nœu si rigoreux
Ay-je lié mes ans plus vigoreux,
Et pourquoy s'est la doulceur de ma vie
Dessoubs un joug si pesant asservie?
Folle, pourquoy en lieu si reserré
Dedans mon corps s'est mon cueur enterré,
Si en moymesme estant ensevelie,
Je suis encor' de la flamme assaillie?

Or adieu donc, vaine captivité,
Qui serve tiens nostre pudicité,
Pudicité soubs misérable feincte
D'un soing forcé honteusement contraincte.

Mère d'Amour, suyvant mes premiers vœuz,
Dessous tes loix remettre je me veulx,
Dont je vouldrois n'estre jamais sortie,
Et me repens de m'estre repentie.

Car veu le soing, les travaulx et dangers,
Dont et par terre, et par flots estrangers
Nous sommes ceincts, veu la follie humaine
Ambicieuse aux causes de sa peine,
Ose'-tu bien, ô rigoreux Censeur,
De noz plaisirs corrompre la doulceur?
Ose'-tu bien l'Amour nous interdire,
Qui de noz maulx le seul bien se peult dire?

Reposez donc aux champs Élysiens,
Reposez vous, esprits des anciens:
Et tousjours soient de roses rougissantes,
Et de beaux lis voz urnes florissantes:
Pour à bon droit avoir déifié
Ce sainct troppeau à Vénus dédié,
Ce sainct troppeau de filles plus humaines,
Tant révéré des Matrones Romaines.

Cypris ainsi, source de nostre sang,
Entre les Dieux jadis trouva son rang.
Et sçavez-vous, qui l'a faicte si grande?
Cypris la belle estoit de nostre bande.
Si Flore n'eust faict le peuple héritier
De tant de biens gaingnez à ce mestier,
Le peuple n'eust, pour la mémoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.

Et toy, qui es nostre premier honneur,
Romaine Ilie, à ce mesme bonheur
T'appelle encor' ta martiale Rome,
Qui de son sang l'origine te nomme.

Hélas pourquoy allons-nous donc courant
Après l'advis du sot peuple ignorant?
Pourquoy défend la loy mal équitable,
Cela qui est sainctement imitable?
Pourquoy sont tant noz désirs ennemis
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté ravie
Ce faulx honneur, tyran de nostre vie?

Rome, faignons qu'on nous chasse d'icy,
Soudainement tu te voyras aussi
Abandonner, car ceste seule perte
Pourra suffire à te rendre déserte :
Soudain de toy l'estranger s'enfuira,
D'y demeurer le moyne s'ennuira,
Et de tes murs se rendra fugitive
Des courtisans la grand' troppe lascive.

Des monumens par le temps dévorez
Nous sommes seuls ornemens demeurez,
Seuls ornemens de l'antique mémoire,
Et de ce lieu la renaissante gloire.
Rome, qui sceus tout le monde domter,
Tu le peulx bien encore surmonter
Par le moyen des armes Cypriennes,
Et regaingner tes palmes anciennes.

Désormais donc à mon col soit permis
Jetter le joug, où je l'avois soumis,
Et désormais retourne la franchise
De père en filz à nostre sang acquise :
Franchise las, que fort mal j'entendy
Lors qu'en ce lieu serve je me rendy,
Mais qui fera désormais sa demeure
Avecques moy, jusq'à tant que ie meure.

Dévotes sœurs, qui estes sur la fleur
De voz beaux ans, je plains vostre malheur,
Je plains le soing qui vous ronge sans cesse,
Je plains le temps, je plains vostre jeunesse.
Las vous seichez, et les flambeaux ardens
De voz désirs vous bruslent au dedans,
Comme du blé les forests jaunissantes
Ardent parmy les flammes ravissantes.
Comme le feu en la fournaise estrainct
Va forcenant, le vostre ainsi contrainct
Secrettement vous ard jusq'aux moëlles,
Et en bruslant acquiert forces nouvelles.
Vous languissez, et voyant tout autour
Voz corps serrez d'un effroyable tour,
Vous efforcez, avecques mains craintives,
Rompre les lacz, qui vous tiennent captives.

Ainsi l'oyseau en la cage enfermé
Recherche en vain son bois accoustumé,
Ainsi en vain la beste prisonnière
Veult retourner en sa vieille tesnière,

Et vous ainsi voulez sortir de là :
Mais les destins s'opposent à cela,
Vous enserrant plus fort que la noire onde,
Qui court là bas en neuf tours vagabonde.
Peu à peu donc voz corps se brusleront,
Et tous seichez en cendres tumberont :
Mais quant à moy, libre je m'en déporte,
Et de bonne heure éloingne vostre porte.

Adieu verroulx, adieu portaux ferrez,
Les petits trous des huis tousjours serrez,
Les lieux dévots, les chambrettes petites,
L'enroué son des chansons tant redittes,
Le long silence, et le tumbeau des corps
Devant leur mort mis au nombre des morts,
Les veufves nuicts, et l'aiguillon qui touche
Les tendres cueurs en leur déserte couche.

Cherchez, cherchez qui d'un teinct pallissant
Trompe l'ardeur de son feu languissant :
Ou qui par art un mary se façonne,
Et son plaisir elle mesme se donne :
Ou qui si fort l'imagine en veillant,
Qu'ell' le resente encor' en sommeillant :
Ou qui avec quelque compagne sienne
Voyse imitant la docte Lesbienne.

Je ne veulx plus nature décevoir
Par ce qu'on peult en dormant concevoir,
Je ne veulx plus d'un Démon estre femme,
Je ne veulx plus contr' imiter la flamme

De ces Jumens, qui pleines bien souvent
Pour leur mary n'ont autre que le vent,
Quand le primtemps (miracle de l'Espagne)
Les époinçonne à travers la campagne.
Je laisse là ces plaisirs contrefaicts,
Je veulx sentir les naturels effects,
Et m'en retourne aux tentes plus heureuses
Gaigner la solde aux guerres amoureuses.

Et quant à vous, armes de chasteté,
Habits tesmoings de nostre honnesteté,
Le vermoulu, et les taignes encore,
Et le reclus désormais vous dévore :
Je vous délaisse, et promez ne sentir
D'or'enavant un autre repentir.

LA VIEILLE COURTISANNE

Bien *que du mal duquel je suis atteinte,*
Soit désormais tardive la complainte,
Et qu'on ne doive imputer à raison
Le repentir qui vient hors de saison :
Si me plandray-je, et de mon inconstance
Renouvelant la vieille repentance,
(Quoy que promis j'eusse de ne sentir
D'or'enavant un autre repentir)
M'efforceray de soulager ma peine
Par les souspirs d'une complainte vaine.

Peut estre encor que de mon souspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra servir d'exemple :
Récompensant par ce nouveau bienfaict,
Si mieulx ne puis, mon antique forfaict.

Donques, à fin de mieulx faire cognoistre
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux délices plaisans,
Que peult gouster une fille légère
Dessoubs la main d'une impudique mère,
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, je la laissay cuillir,

Non à quelqu'un dont on deust faire compte,
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,
Mais à un serf: un serf eut ce bon heur,
De trionfer de mon premier honneur,
Secrettement : car ma mère discrette
Sceut bien tenir l'entreprise secrette.

Bien tost après je vins entre les mains
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,
Desquelz je fus aussi vierge rendue,
Comme j'avoy pour vierge esté vendue :
De main en main je fus mise en avant
A cinq ou six, vierge comme devant.

Depuis suivant une meilleure voye,
D'un grand prélat je fus faicte la proye,
Qui chèrement ma jeunesse achepta,
Comme pucelle : et si bien me traitta,
Que je devins, voire en bien peu d'espace,
Belle, en bon poinct, et de meilleure grace.

Dèslors j'apprins à chanter et baller,
Toucher le luth, et proprement parler,
Vestir mon corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teinct par artifice ;
Bref j'apprins lors soubs bons enseignemens,
De mon sçavoir les premiers rudimens :
Car le prélat, duquel j'estoy l'amie,
Voire duquel j'estoy l'ame demie,
Le cueur, le tout, n'avoit autre plaisir,
Que satisfaire à mon jeune désir.

Deux ou trois ans me dura ceste vie,
Jusques à tant qu'il me prist une envie
De la changer : comme on void bien souvent
Trop grand plaisir se convertir en vent,
Et pour ne voir chose qui luy desplaise,
L'esprit humain se fascher de son aise.
O combien mal convient la majesté
Avec l'amour ! rien que la liberté
Ne me failloit : mais défaillant icelle,
Me défailloit toute chose avec elle.
Ny les faveurs, ny les bons traittemens,
Chaisnes, anneaux, et riches vestemens,
De cent valets me voir estre honorée,
Et du seigneur à peu près adorée,
Estre nourrie en repos ocieux :
Bref, s'il y a chose qui plaise mieulx,
Quoy que l'on feist, ou dist pour me complaire,
Rien ne pouvoit mon esprit satisfaire.

La liberté de pouvoir deviser,
D'aller en masque, et de se déguiser,
Siffler de nuict par une jalousie,
Faire l'amour, vivre à sa fantasie,
Sans esprouver la fascheuse prison
De ne pouvoir sortir de la maison
Sans un valet, et sans congé du maistre
N'oser monstrer le nez à la fenestre :
Ce seul désir mon esprit chatouilloit,
Ce seul ennuy mon repos travailloit,
Et peu à peu d'une lente tristesse
Décoloroit la fleur de ma jeunesse.

Ce que voyant celuy que je servoy,
Pour se desfaire honnestement de moy,
Feit par soubs main brasser un mariage,
Non sans vanter mes biens et mon lignage,
Ma bonne grace, et mon honnesteté,
Et par sur tout ma grande chasteté.

A ces appas se vint prendre un jeune homme,
Qui peu rusé aux finesses de Rome,
Se tint heureux d'avoir tel bien trouvé :
Mais quand il eut à sa honte esprouvé
Ce que j'estoy, premièrement il use
De grans rigueurs : puis d'une plus grand'ruse,
Dissimulant son courage odieux
Par beau parler, et par caresse d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la prière adjoustant la menace,
En peu de temps se gouverna si bien,
Qu'il se feit maistre et du sien, et du mien.

Robbes, joyaux, meubles, et autres choses,
Plus chèrement en mes coffres encloses,
Argent contant, argent à intérest,
Tout fut levé soubs umbre d'un acquest.
Finablement se dressant un voyage,
Mon bon espoux se met en équipage,
Se part de Rome, et sans parler à moy,
S'en alla rendre au service du Roy :
Où il mourut, et depuis n'ouy onques
Parler de luy. En ce bel estat doncques

Je demeuray, sans faveur ne support,
Car mon Prélat, de malheur, estoit mort :
Et ne m'estoit de toute ma richesse
Rien demeuré qu'un petit de jeunesse.

Doncques m'aydant de moymesme au besoing,
En rejettant toute vergongne au loing,
J'ouvre boutique, et faicte plus sçavante,
Vous metz si bien ma marchandise en vante,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuse je devins.

Lors me voyant par Rome assez cognue,
Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue,
De deux ou trois à poste je me mis,
Lesquelz estoient mes plus fermes amis :
Et tous les mois me donnoient pour salaire
Un chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.

Je laisse icy à discourir comment,
Je me sçavois gouverner dextrement
Avecques eulx, à l'un faisant caresse,
A l'autre usant de plus grande rudesse,
Selon que d'eulx je cognoissois le cueur
Se manier par douceur ou rigueur :
N'oubliant pas ceste commune ruse,
De contenter de quelque maigre excuse
Le mal-content : et sans aymer aucun,
Donner à tous le martel en commun.
Par ce moyen chacun se pensant estre
Plus favorit, pour demeurer le maistre,

Comme à l'envy, par présens achetoit
Ce qu'avoit moins à qui plus il coustoit.

C'estoit le bon, quand pour donner licence
A l'un des trois, les deux faisoient instance :
Comme il avient, que pour chasser un tiers,
Les autres deux s'accordent voluntiers.
Lors je disois, ou que sa laide face,
Son poil rousseau, ou sa mauvaise grace,
Plus que la mort me faschoient, toutefois
En le perdant, que je perdois un mois.

Eux donc ayans de me demander honte
Une faveur qui ne tournoit à compte,
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y suppléer chacun pour la moitié.
Ainsi jamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit une place vaquante,
Dont je scavois bien faire mon profit.

Aucunefois je prenois à crédit,
En leur présence, ou supposois des debtes.
Conclusion, j'avois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main :
Ores faignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples un voyage,
Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost je leur dirois adieu.
Aucunefois je me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fièvre attainte,

Et ce que peult un artifice tel,
Pour s'enchérir, ou pour donner martel.

Voylà comment je traittois l'amy ferme,
Lequel jamais ne failloit à son terme :
Car les pendents, et les bracelets d'or,
Les scoffions, et les chaisnes encor,
Gands parfumez, robbes et pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, caparelles,
Licts de parade, et corames dorez,
Savons de Naple', et fards bien colorez,
Miroirs, tableaux ou j'estois en peinture,
Masques, banquets, et coches de vecture,
Et s'il y a de consumer le bien
Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.

Que diray plus? j'avois mille prattiques :
Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,
Ne coustoit rien, et mesme le boucher
Le plus souvent estoit payé en chair.
Jusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence
De dire ainsi) j'espargnoy la despence :
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mestre en banque, en réserve estoit mis.
J'avoy de plus quelque nuict la sepmaine,
Qui m'estoit franche : et lors je mettois peine,
De prattiquer quelque nouvelle amour,
Et ne passois inutile un seul jour.
A cest effect je tenoy pour fantesque
Une rusée et vieille Romanesque,

Qui descouvrant quelque jeune emplumé,
Avant qu'il fust de mon faict informé,
Trouvoit moyen de faire l'entreprise
Secrettement, et comme bien apprise,
N'oublioit pas de prendre avant la main,
Disant comment j'estoy de sang Romain,
Et que j'estoy femme d'un gentilhomme,
Lequel pour lors estoit banny de Rome.

Voila comment je traittoy l'estranger :
Mais par sus tout je craignoy le danger
Des escroqueurs, ne me tenant mocquée,
Si-non alors que j'estoy escroquée :
Ce qui causoit que moins je m'addressois
A l'Espagnol, qu'au libéral François,
Doulce, courtoise, humaine, quant au reste :
Mais ce pendant fuyant plus que la peste,
Ces jeunes gens, lesquels sans desbourcer,
A tous propos pour beaux veullent passer,
Nous pensant bien payer d'une gambade,
D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade :
Ce qui nous trompe, et faict que bien souvent,
Nous nous trouvons les mains pleines de vent.

J'avois aussi une soingneuse cure
De n'endurer sur mon corps une ordure :
De boire peu, de manger sobrement,
De sentir bon, me tenir proprement,
Fust en public, ou fust dedans ma chambre :
Où l'eau de naffe, et la civette, et l'ambre,

Le linge blanc, le pennache éventant,
Et le sachet de pouldre bien sentant,
Ne manquoient point : sur tout je prenoy garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me peust surprendre le matin.
Bref tout cela qu'enseigne l'Arétin,
Je le sçavoy : et sçavoy mettre en œuvre
Tout les secrets que son livre descouvre :
Et d'abondant mille tours incogneus,
Pour esveiller la dormante Vénus.

J'estoy pourtant en mes propos honneste,
Et ne faisois à tout le monde feste,
Légèrement caressant un chacun :
J'avoy pour tous un entretien commun,
Et de façons gravement asseurées,
Sçavoy fort bien enchérir mes denrées.

De la vertu je sçavoy deviser,
Et me sçavoy tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche :
Sage au parler, et follastre à la couche.
Aussi void-on qu'un propos vicieux,
Plus que le vice est souvent odieux :
Et que rien tant que vertu n'est aymable,
Ou ce qui est à la vertu semblable.

Chacun se flatte en son affection,
Où il cognoist quelque perfection :
Et ne peult bien la Dame estre estimée,
Que l'on cognoist indigne d'estre aymée :

Tant là vertu plaist en celles qui l'ont,
Si-non au cueur, pour le moins sur le front.

Par telz moiens j'acquis faveur en Rome,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.
Au demeurant, fust de nuict ou de jour,
Je ne craignois d'aller sans ma patente,
Car j'estois franche, et de tribut exempte.
Je n'avois peur d'un gouverneur fascheux,
D'un barisel, ny d'un sbirre outrageux,
Ny qu'en prison lon retint ma personne
En court Savelle, ou bien en tour de Nonne :
N'ayant jamais faulte de la faveur,
D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on voyoit ma maison fréquentée :
Ce qui faisoit que j'estois respectée,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.

Six ou sept ans je feis ce beau mesnage :
Ayant passé le meilleur de mon aage
En ces plaisirs, (si plaisir fault nommer
Un peu de doulx meslé de tant d'amer)
Car quel plaisir, hélas, me pouvoit estre,
Bien que je prinsse à dextre et à senestre,
D'avoir soubmis mes membres éhontez
A l'appétit de tant de voluntez !
Et d'imiter le vivre d'une beste,
Pour m'enrichir par un gain déshonneste ?

Et d'endurer d'un amant furieux
Mille desdaings, et mots injurieux?
De supporter une aisselle suante,
Un nez punais, une bouche puante,
Une sottise, et perdre à tous propos
Pour un martel, et repas et repos?

Outre la peur (geine perpétuelle)
D'une vérolle, ou d'une pellarelle,
Et tout cela dont se trouve héritier,
Qui longuement exerce tel mestier.
Car quant au soing ou chacune se fonde,
De se farder, de se faire la blonde,
De se friser, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, réchauffer la froideur,
Je n'en dy rien, pour estre telle peine
Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuse et trois et quatre fois,
Qui n'est sugette à si pénibles loix!

Ce fut pourquoy une sepmaine saincte,
Estant pour lors ma conscience attainte
D'un sainct remords, que quelque bon Démon
Me feit sentir au milieu d'un sermon,
Sans y penser soudain je me dispose
Faire de moy une métamorphose:
Et de changer mon lascif vestement,
En un dévot et sainct accoustrement.
Ce que je feis: et devins convertie,
Donnant dèslors une grande partie

De mes trésors à la religion :
Où tost après changeant d'opinion,
Je me trouvay à mal party rangée,
Et plus d'habit que de vouloir changée.

Donc inhabile au service de Dieu,
J'abandonnay de bonne heure le lieu :
Et retournant d'où je m'estoy partie,
Me repenty de m'estre repentie.
Ainsi tournée à mon premier mestier,
Pour regaigner tout cela qu'au monstier
J'avoy laissé, j'ouvre l'escolle au vice,
Et commençay d'un plus grand artifice
Qu'au paravant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Où je r'acquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, et beaucoup d'avantage.

Adonc je vins en réputation :
Et prins dèslors telle présumption,
De grands seigneurs me voyant courtisée,
Que mon mespris me rendit mesprisée.
Je tais icy pour mon premier bon heur,
Du trente et un le fameux déshonneur,
Et supposé au lieu d'un gentilhomme
Dedans mon lict l'exécuteur de Rome :
Qui ce plaisir devant cent et cent yeux
Récompensa du fouet injurieux.

Je tais encor la vérolle gouteuse,
La denterelle, et pellade honteuse,

Et mon visage en tant de lieux sfrizé,
Que mille fards ne l'eussent déguisé.

J'avois pourtant encor bonne prattique,
Et pour cela ne fermay la boutique :
Car le renom de mon crédit passé,
Et le trésor que j'avois amassé,
M'entretenoient : et puis ma bonne grace
Récompensoit d'une si brave audace
Ce que les ans de beau m'avoient osté,
Que mon autonne on prenoit pour esté.

J'avois au lict cent mille gaillardises,
Mille bons mots, et mille mignardises :
De bien baller on me donnoit le pris,
J'avoy du luth moyenement appris,
Et quelque peu entendoy la musique :
Quant à la voix, je l'avois angélique,
Et ne se fust nul autre peu vanter,
De sçavoir mieux le Pétrarque chanter.

Au demeurant, j'avoy la main divine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :
Et voluntiers y emploioy le temps,
Quand je n'avois un meilleur passetemps.
Aucunefois en accoustrement d'homme,
Je passageoy pompeusement par Rome
Sur un cheval de mesme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché,
Ne me montrois moins superbe et vaillante,
Qu'une Marphise, ou une Bradamante.

Bref, je scavoy de toute chose un peu,
Et n'estoy pas ignorante du jeu,
Fust aux eschets, ou fust à la première :
Où je n'estois de perdre coustumière,
Jouant tousjours à moytié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.

Aucunefois n'estant de la partie,
J'estoy si bien de mon faict advertie,
Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit.
Aucunefois ne m'estant aggréable
Quelque joyau, d'une usure honorable
A cinq ou six je le faisois payer,
Et leur baillois à la rafle à jouer.

Voylà comment par cent moyens honnestes,
Je recueillois la laine de mes bestes :
Dont je tondois les unes quelquefois,
Et quelquefois les autres escorchois :
Usant par tout de si grand artifice,
Que sans monstrer un seul poinct d'avarice,
Ceux-là dont plus de présent j'avoy pris,
Se réputoient estre plus favoris.

Ma maison donc, moins que jamais déserte,
Estoit quasi comme une escolle ouverte
D'honnesteté, où il falloit venir
Pour bien sçavoir Dames entretenir :
Là se disoient mille bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforceoient de mieux dire,

Comme à l'envy, et là soir et matin
Se rapportoit toute chose au butin.

S'il se faisoit quelque assemblée honneste,
Quoy que ce fust j'estoy tousjours de feste :
Et n'eust esté le banquet bien fourny,
Qui de tels metz eust esté dégarny.
Je me trouvois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'estoient en un coffre inutiles :
J'avois meublé une belle maison,
Et richement, et selon la saison :
Et sur la porte avois mis pour devise,
La pluye d'or de la fille d'Acrise :
Voulant par là honnestement monstrer,
Que par l'or seul on y pouvoit entrer.

Heureuse, las, heureuse, et trop heureuse,
Si Cupidon de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans, que j'avois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu vengeur de ses flammes cruelles :
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, un jeune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble caresse
Je m'efforçois d'amollir sa rudesse,
Plus me fuyoit, et se paissoit, cruel,
De mon torment et pleur continuel.

Las quantes fois jalousement malade,
Courant par tout, ainsi qu'une Ménade,

Ay-je suivy, sans crainte du mocqueur,
Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur!
Las quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre ès bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues
[nuicts,
Ay-je rompu et fenestres et huys,
Injuriant de mille outrages celle,
Qui recéloit mon ennemy chez elle!
Las quantes fois suis-je allée au devin,
Et quantes fois aux sorcières, à fin
De retenir par lyens et par charmes
Cest obstiné vainqueur de telles armes!

Le poil au chef me hérisse d'horreur,
Me souvenant de ce que la fureur
Me faisoit faire : ores d'un cimetère,
Tirant de nuict quelque umbre solitère,
Ores au ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuves arrestant.

Les vers sacrez, les célestes augures,
Les poincts couplez, les magiques figures,
Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,
Les os des morts, et les lauriers bruslez :
Ce que du front des poulains on attire,
Les yeux de loup, les images de cire,
Les nœuds charmez, et le nombre de trois,
Avec le mal, qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle science,
(Et tout en vain) j'en feis l'expérience.

Ce n'est pas tout : les présens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'avoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maisons, argent à compagnie,
En moins d'un an tout cela fut vendu,
Et en banquets et présens despendu
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,
Lequel tenoit de mes pensers la cyme,
Puis me planta, voyant tout consumé
Ce qu'il avoit tant seulement aymé.

Et puis voicy pour m'achever de peindre,
Celle que plus les Dames doivent craindre,
Sur un baston marchant à pas comptez,
Dame Vieillesse aux cheveux argentez :
Qui ravissant d'une main larronnesse
Ce qui restoit encor de ma jeunesse,
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins,
La goutte aux pieds, et les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille une sourde tempeste.

De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,
Ce beau visage a changé son beau teinct
En teinct de mort : et ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.
Ces deux beaux yeux jadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de voir le jour,
Et pour pleurer leurs fautes, et mes peines,
Sont de flambeaux convertis en fonteines.

Je ne puis plus ny sentir, ny gouster,
Plus ne me plaist les doulx sons escouter,
Le sens me fault, et l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse.
J'ay oublié tout cela qu'autrefois,
J'avoy apprins du luth et de la voix,
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Je ne sçay plus que me plaindre et mesdire,
Je ne sçay plus que tousser et cracher,
Fascher autruy, et d'autruy me fascher.

Quant au mestier, dont il fault que je vive,
C'est de filler, ou laver la lessive,
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles
Aux jours de feste, et crier les chambelles.

Voylà l'estat, où je gaigne mon pain,
Pour ma vieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande,
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant je ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la vieillesse cache
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,
Et qui me faict cent fois le jour périr,
C'est de vouloir, et ne pouvoir mourir.

O que je suis différente de celle,
Que j'estois lors, quand jeune, riche, et belle,

Un escadron j'avoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,
Fust au matin, quand j'allois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouver où le bal se faisoit !

Las maintenant un chacun me desdaigne,
Et seulement pauvreté m'accompagne.
Ceux que jadis desdaigner je souloy,
M'appellent vieille, et se mocquent de moy :
Et ceux dont plus j'estoy favorisée,
Sifflent sur moy d'une longue risée :
Se vergongnans de m'avoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.

Jusques icy a couru ma fortune,
Selon le temps adverse, ou opportune.
Mais, ô chétive ! encor n'est-ce le poinct,
Qui plus au vif le courage me poingt.
Le seul object de ma complainte amère
C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, et mère,
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'une fille encor jeune et débile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et sera, las, si cest astre inhumain,
Règne long temps sus le climat Romain.

J'ay veu Léon, délices de son aage,
J'ay veu Clément de ce mesme lignage,

J'ay veu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farnésien :
Après cestuy j'ay veu Jules troisième,
Ores je voy le grand Paule quatrième.

De tous ceulx-là je me doy contenter :
De cestui-cy je me veulx lamenter,
Pour avoir mis d'une loy rigoreuse
Dessoubs les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un édict défendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.

Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, et des autres encore'
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remède
Exerceront l'amour de Ganymède,
Où sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.

O temps! ô meurs! ô malheureuse année!
O triste règne! ô Rome infortunée!
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust faict du monde un publique butin,
Et d'avoir veu sur ta rive Latine
Si longuement la guerre et la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses reliques.

Fille, qui m'es plus chère que mes yeux,
Hélas, pourquoy t'ont faict naistre les cieux
Soubs un tel siècle? ou, pourquoy si durable
Ay-je vescu, pour te veoir misérable?
Hélas, fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceste bouche divine,
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,
Soit le butin, non point d'un courtisan,
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?

Pour cela donc d'une main si soigneuse,
T'ay-je eslevée? ô fille malheureuse,
Si tu devois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité!
Estoit-ce là ceste belle jeunesse,
Dont je faisois mon baston de vieillesse?
Estoit-ce ainsi que mes travaulx passez
Devoient un jour estre récompensez?
O ciel cruel, estoiles conjurées,
N'avois-je assez de peines endurées,
Si en ma fille, en cest aage où je suis,
Je ne voyois renaistre mes ennuis?

Je n'en puis plus, et mes pleurs qui s'espandent,
A grands ruisseaux, le parler me défendent:
Donques priant ceux là qui me liront,
Et de mes pleurs (peult-estre) se riront,
De m'excuser, si par trop de langage
(Vice commun à celles de mon aage)

J'ay discouru et mon mal, et mon bien,
Je feray fin: que peussé-je aussi bien,
Pour n'estre plus à ces maulx asservie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie!



MÉTAMORPHOSE D'UNE ROSE

Comme *sur l'arbre sec la veufve tourterelle*
Regrette ses amours d'une triste querelle,
Ainsi de mon mary le trespas gémissant,
En pleurs je consumois mon aage languissant :

Quand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,
Mon destin consentit que je devinsse Rose,
Qui d'un poignant hallier se hérisse à l'entour,
Pour faire résistance aux assaults de l'Amour.

Je suis, comme j'estois, d'odeur naïve et franche,
Mes bras sont transformez en épineuse branche,
Mes piedz en tige verd, et tout le demeurant
De mon corps est changé en Rosier bien fleurant.

Les plis de mon habit sont écailleuses poinctes,
Qui en rondeur égalle autour de moy sont joinctes :
Et ce qui entr'ouvert monstre un peu de rougeur,
Imite de mon ris la première doulceur.

Mes cheveulx sont changez en fueilles qui verdoyent,
Et ces petis rayons qui vivement flamboyent
Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux
Les feuz jadis égaulx à deux flammes des cieulx.

La beauté de mon teinct à l'Aurore pareille
N'a du sang de Vénus pris sa couleur vermeille,
Mais de ceste rougeur que la pudicité
Imprime sur le front de la virginité.

Les graces, dont le ciel m'avoit favorisée,
Or' que Rose je suis, me servent de rosée :
Et l'honneur qui en moy a fleury si long temps,
S'y garde encor' entier d'un éternel printemps.

La plus longue frescheur des roses est bornée
Par le cours naturel d'une seule journée :
Mais ceste gayeté qu'on voit en moy fleurir,
Par l'injure du temps ne pourra dépérir.

A nul je ne défends ny l'odeur, ny la veue,
Mais si quelque indiscret vouloit à l'impourveue
S'en approcher trop près, il ne s'en iroit point
Sans esprouver comment ma chaste rigueur poingt.

Que nul n'espère donc de ravir ceste Rose,
Puis qu'au jardin d'honneur elle est si bien enclose :
Où plus soingneusement elle est gardée encor',
Que du Dragon veillant n'estoient les pommes d'or.

Celuy qui la vertu a choisy pour sa guide,
Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide :
A luy seul j'ouvriray la porte du verger,
Où heureux il pourra me cueillir sans danger.

Qu'autrement on n'espère en mon cueur faire brèche :
Car je ne crains Amour, ny son arc, ny sa flèche :
J'esteins, comme il me plaist, son brandon furieux,
Les ailes je luy coupe, et débende les yeux.





HYMNE DE LA SURDITÉ

A P. DE RONSARD, VANDOMOYS

Je *ne suis pas, Ronsard, si pauvre de raison,*
De vouloir faire à toy de moy comparaison,
A toy, qui ne seroit un moindre sacrilége,
Qu'aux Muses comparer des pies le collége,
A Minerve Aracné, Marsye au Délien,
Ou à nostre grand Prince un prince Italien.

Bien ai-je, comme toy, suivy dès mon enfance,
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de chevance:
Ceste saincte fureur, qui pour suyvre tes pas,
M'a tousjours tenu loing du populaire bas,
Loing de l'ambition, et loing de l'avarice,
Et loing d'oysiveté, des vices la nourrice,
Aussi peu familière aux soldats de Pallas,
Comme elle domestique aux prestres et prélats.

Au reste, quoy que ceulx, qui trop me favorisent,
Au pair de tes chansons les miennes authorisent,
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en avant,
Que l'un est plus facile, et l'autre plus sçavant,
Si ma facilité semble avoir quelque grace,
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace,

De la contre-peser avec ta gravité,
Qui sçait à la doulceur mesler l'utilité.

Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy je prise,
C'est d'estre, comme toy, sans fraude, et sans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd, comme toi :
Demy-sourd, ô quel heur! pleust aux bons Dieux que
[j'eusse
Ce bon heur si entier, que du tout je le feusse.

Je ne suis pas de ceux, qui d'un vers triomphant
Déguisent une mouche en forme d'Éléphant,
Et qui de leurs cerveaux couchent à toute reste,
Pour louer la folie, ou pour louer la peste :
Mais sans changer la blanche à la noire couleur,
Et soubs nom de plaisir déguiser la douleur,
Je diray, qu'estre sourd (à qui la différence
Sçait du bien, et du mal) n'est mal qu'en apparence.

Nature aux animaulx a cinq sens ordonnez,
Le gouster, le toucher, l'œil, l'oreille, et le nez,
Sans lesquels nostre corps seroit un corps de marbre,
Une roche, une souche, ou le tronc d'un vieil arbre
Je laisse à discourir au jugement commun
L'usage, et différence, et vertu d'un chacun,
Lesquelz, pour présider en la part plus insigne,
Sont de plus grand service, et qualité plus digne :
Comme l'œil, le sentir, et ce nerf sinueux,
Qui par le labyrinth' d'un chemin tortueux
Le son de l'air frappé conduit en la partie,
Qui discourt sur cela, dont elle est avertie :

Le pertuis de l'ouye, et les trois petis os,
Qui sont à cest effect en noz temples enclos :
De quel sage artifice, et nécessaire usage
La nature a basty ce petit cartilage,
Qui de l'oreille estant le fidèle portier,
Droit sur le petit trou du caverneux sentier
Bat éternellement, si d'une humeur épesse,
Qui pour sa grand' froideur résouldre ne se laisse,
Son bat continuel ne se treuve arresté,
D'où vient ce fascheux mal, qu'on nomme Surdité:
Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie
Des divines raisons de la philosophie.

Je ne veulx estre icy de la secte de ceulx,
Qui disent n'estre mal, tant soit-il angoisseux,
Fors celuy, dont nostre ame est atteincte et saisie,
Et que tout autre mal n'est que par fantaisie.
Combien que le né sourd, et par tel vice exclus
Du sens, qu'on dict acquis, ne s'en fasche non plus
(Comme l'on peult juger) que d'estre né sans ailes,
Ou n'égaller au cours les bestes plus isnelles,
En force les taureaux, les poissons au nager,
Ou de ne se pouvoir, comme un Démon, changer :
D'autant que le regret vient de la cognoissance
Du bien, duquel on a perdu la jouissance,
Et qu'on ne doit aucun estimer malheureux
Pour ne jouir du bien, dont il n'est désireux,
Non plus qu'est un cheval, ou autre beste telle,
Pour n'avoir, comme nous, la raison naturelle.

Si est-ce toutefois que pour l'homme estre né
Un animal docile, auquel est ordonné

Contre le naturel de chacune autre beste,
D'eslever, plus divin, aux estoilles sa teste :
Si par estre né sourd, il ne peult concevoir
Rien plus hault, que cela que ses yeux peuvent voir,
Sans cognoistre celuy, qui homme l'a faict naistre,
Malheureux je l'estime, or' qu'il ne le pense estre,
Aussi bien que l'on dict (et nous tenons ce poinct)
N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.

Mais cestuy-là, Ronsard, qui n'est sourd de na-
[ture,
Ains l'est par accident, s'il a par nourriture
Quelque sçavoir acquis, c'est un sourd animal,
Privé d'un peu de bien, et de beaucoup de mal.
Car tout le bien, qu'on peult recevoir par l'oreille,
Procède ou d'un doulx son, qui nostre esprit ré-
[veille,
Ou d'un plaisant propos, dont nostre entendement
Reçoit en l'escoutant quelque contentement.

Or celuy, qui est sourd, si tel défault luy nie
Le plaisir qui provient d'une doulce harmonie,
Aussi est-il privé de sentir maintefois
L'ennuy d'un faulx accord, une mauvaise voix,
Un fascheux instrument, un bruit, une tempeste,
Une cloche, une forge, un rompement de teste,
Le bruit d'une charrette, et la doulce chanson
D'un asne, qui se plaingt en effroyable son.

Et s'il ne peult gouster le plaisir délectable,
Qu'on a d'un bon propos, qui se tient à la table,

Aussi n'est-il subject à l'importun caquet
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet:
Au babil d'une femme, au long prosne d'un prestre,
Au gronder d'un vallet, aux injures d'un maistre,
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,
Qui font cent fois le jour désirer d'estre sourd.

Mais il est mal venu entre les damoizelles :
O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,
Ny de leur entretien! car si de leurs bons mots
Il n'est participant, par faulte de propos
Il ne s'estonne aussi, et ne se mord la langue,
Rougissant d'avoir faict quelque sotte harangue.

Mais il est soupsonneux, et tousjours dans son [cueur
Se faict croire qu'il sert d'argument au moqueur :
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,
Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le [nomme.

Mais il n'est appellé au conseil des Seigneurs :
O que cher bien souvent s'achètent tels honneurs
De ceulx, qui tels secrets dans leurs oreilles portent,
Quand par légèreté de la bouche ilz leur sortent!

Mais il est taciturne : ô bien heureux celuy,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise!

Le parler toutefois entretient les amis,
Et nous est de nature à cest effect permis :
Et ne peult-on pas bien à ses amis escrire,
Voire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peult dire?

Si est-ce un grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
Mais il est trop plus grand de voir quelque beau
[livre,
Ou lors que nostre esprit du corps franc et délivre,
Voyage hors de nous, et nous faict voir sans yeux
Les causes de nature, et les secrets des cieux :
Pour aux quelz pénétrer, un Philosophe sage
Voulut perdre des yeux le nécessaire usage,
Pour ne voir rien qui peust son cerveau départir
Et qui plus que le bruit peult l'esprit divertir?

La Surdité, Ronsard, seule t'a faict retraire
Des plaisirs de la court, et du bas populaire,
Pour suyvre par un trac encores non battu
Ce pénible sentier, qui meine à la vertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrthe Paphien, qui ton chef environne :
Tu luy dois ton laurier, et la France luy doit
Qu'elle peult désormais se vanter à bon droit
D'un Horace, et Pindare, et d'un Homère encore,
S'elle void ton Francus, ton Francus qu'elle adore
Pour ton nom seulement, et le bruit qui en court :
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre
[sourd?

O que tu es heureux, quand le long d'une rive,
Ou bien loing dans un bois à la perruque vive,
Tu vas, un livre au poing, meditant les doulx sons,
Dont tu sçais animer tes divines chansons,
Sans que l'aboy d'un chien, ou le cry d'une beste
Ou le bruit d'un torrent t'élourdisse la teste.
Quand ce doulx aiguillon si doulcement te poingt
Je croy, qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point
Ny le chant d'un oyseau, ny l'eau d'une montagne,
Ayant avecques toy la Surdité compagne,
Qui faict faire silence, et garde que le bruit
Ne te vienne empescher de ton aise le fruict.

Mais est-il harmonie en ce monde pareille
A celle qui se faict du tintin de l'oreille?
Lors qu'il nous semble ouïr, non l'horreur d'un tor-
[rent,
Ains le son argentin d'un ruisseau murmurant,
Ou celuy d'un bassin, quand celuy qui l'escoute,
S'endort au bruit de l'eau, qui tumbe goutte à
[goutte.

On dict qu'il n'est accord, tant soit mélodieux,
Lequel puisse égaler la musique des Cieux,
Qui ne se laisse ouïr en ceste terre basse,
D'autant que le fardeau de ceste lourde masse
Hébète noz esprits, qui par la Surdité
Sont faicts participans de la divinité.

Regarde donc, Ronsard, s'il y a mélodie
Si doulce que le bruit d'une oreille essourdie,

Et si la Surdité par un double bienfaict
Ne récompense pas le mal, qu'elle nous faict,
En quoy mesmes les Dieux, Déesse, elle resemble,
Qui vous versent l'amer, et le doux tout ensemble.

O que j'ay de regret en la doulce saison,
Que je soulois régner paisible en ma maison,
Si sourd, que trois marteaux tumbans sur une masse
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouye, heureux, s'il en feut onc :
Las feussè-je aussi sourd, comme j'estois adonc !

Le bruit de cent vallets, qui mes flancz environ-
[nent,
Et qui soir et matin à mes oreilles tonnent,
Le devoir de la court, et l'entretien commun,
Dont il fault gouverner un fascheux importun,
Ne me fascheroit point : un créditeur moleste
(Race de gens, Ronsard, à craindre plus que peste)
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,
Car, sourd, je n'entendrois ne luy, ne ses propos.

Je n'orrois du Castel la fouldre, et le tonnerre,
Je n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrois dire mal de ce bon Père Sainct,
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt
Blasmant sa cruauté, et sa grand' convoitise,
Qui ne craint (disent-ilz) aux despends de l'Église
Enrichir ses nepveus, et troubler sans propos
De la Chrestienté le publique repos.

Je n'orrois point blasmer la mauvaise conduite
De ceux qui tout le jour trainent une grand' suite
De braves courtisans, et pleins de vanité
Voyant les ennemis autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, et la crainte dans l'ame:
Je n'orrois tout cela, et n'orrois donner blasme
A ceux qui nuict et jour dans leur chambre enfer-
[mez
Ayant à gouverner tant de soldats armez,
Font aux plus patiens perdre la patience,
Tant superbes ilz sont, et chiches d'audience.

Je n'entendrois le cry du peuple lamentant
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,
Qu'on le laisse au danger d'un sac épouventable,
Et qu'on charge son doz d'un faiz insupportable.
O bien heureux celuy qui a receu des Dieux
Le don de Surdité! voire qui n'a point d'yeux,
Pour ne voir, et n'ouïr en ce siècle où nous sommes
Ce qui doit offenser et les Dieux, et les hommes.

Je te salue, ô saincte, et alme Surdité!
Qui pour throsne, et palais de ta grand' majesté
T'es cavé bien avant soubs une roche dure
Un antre tapissé de mousse, et de verdure :
Faisant d'un fort hallier son effroyable tour,
Où les cheutes du Nil tempestent à l'entour.

Là se void le Silence assis à la main dextre
Le doigt dessus la lèvre : assise à la senestre

Est la Mélancholie au sourcil enfonsé :
L'Estude tenant l'œil sur le livre abbaissé
Se sied un peu plus bas : l'Ame imaginative,
Les yeux levez au ciel, se tient contemplative
Debout devant ta face : et là dedans le rond
D'un grand miroir d'acier te faict voir jusq'au fond
Tout ce qui est au ciel, sur la terre, et soubs l'onde,
Et ce qui est caché soubs la terre profonde :
Le grave Jugement dort dessus ton giron,
Et les Discours ailez volent à l'environ.

Donq', ô grand' Surdité, nourrice de sagesse,
Nourrice de raison, je te supply, Déesse,
Pour le loyer d'avoir ton mérite vanté,
Et d'avoir à ton loz ce Cantique chanté,
De m'estre favorable : et si quelqu'un enrage
De vouloir par envie à ton nom faire oultrage,
Qu'il puisse un jour sentir ta grande déité,
Pour sçavoir, comme moy, que c'est de Surdité.



TABLE DES MATIÈRES

—

EXTRAICT DU PRIVILÉGE DU ROY

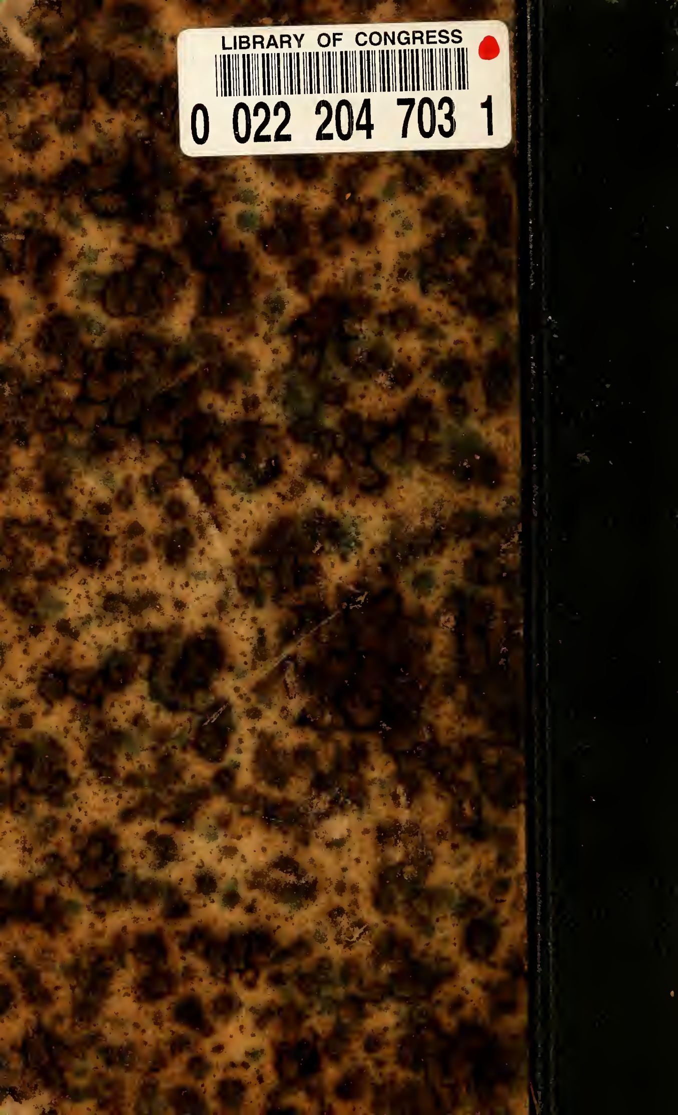
Il est permis à Fédéric Morel, Imprimeur et Libraire en l'Université de Paris, d'imprimer et vendre ce présent livre intitulé, Divers Jeux rustiques, et autres œuvres poétiques de Joachim Du Bellay. *Et défendu très-expressément de par le Roy à tous autres Imprimeurs et Libraires de imprimer ne exposer en vente d'autre impression (ny mesme de la sienne, sans son consentement) ledict livre, et autres œuvres poétiques dudict autheur imprimées par ledict Morel : Et ce, sur peine de confiscation des livres, et d'amende arbitraire envers le Roy, Autheur, et ledict Imprimeur. Ainsi que plus amplement il appert par le Privilége octroyé audict* Du Bellay. *Donné à Paris le* xvii. *jour de Janvier, Mil cinq cens cinquante sept :*

Signé DUTHIER.

Paris, — Typ. Motteroz, 31, rue du Dragon






LIBRARY OF CONGRESS
0 022 204 703 1